

DS
99
.R3S3
v.1
Cop.2

Schaeffer



The University of Chicago
Libraries



F.-A. SCHAEFFER

LES FOUILLES DE MINET-EL-BEIDA ET DE RAS SHAMRA

(CAMPAGNE DU PRINTEMPS 1929)

CH. VIROLLEAUD

LES TABLETTES DE RAS SHAMRA

(Extrait de la Revue *Syria*, 1929)

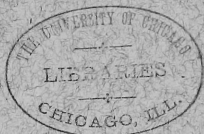
PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB (VI^e)

1929

DS99
R383
v.1
Chap. 2
Oriental



LES FOUILLES DE MINET-EL-BEIDA ET DE RAS SHAMRA

(CAMPAGNE DU PRINTEMPS 1929)

Rapport sommaire ⁽¹⁾.

PAR

F.-A. SCHAEFFER

11

Sur la proposition de M. René Dussaud, conservateur du département des Antiquités orientales au Louvre, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a bien voulu me charger de la direction d'une mission archéologique qui devait entreprendre des recherches systématiques à Minet-el-Beida, petit port naturel (Pl. LXXX) situé à 13 kilomètres au nord de Lattaquié, et sur le tell voisin, appelé Ras Shamra, le cap du Fenouil (fig. 1). L'Académie a adjoint à la mission mon ami, M. Georges Chenet, qui fut un précieux et dévoué collaborateur.

En mars 1928, un indigène, en labourant son champ non loin de la rive sableuse de la crique de Minet-el-Beida, avait soulevé une dalle qui couvrait un couloir souterrain aboutissant à une chambre sépulcrale voûtée en encorbellement. Mis au courant de la trouvaille par un rapport de la gendarmerie et par M. Bruno Michel, industriel à Lattaquié, M. Schoeffler, gouverneur de l'État des Alaouites, avertit M. Virolleaud, directeur du Service



FIG. 1. — Les carrés noirs indiquent l'emplacement des fouilles.

(1) Ce rapport a été lu, le 9 août 1929, devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et sa publication ne veut être qu'une prise de date. La description détaillée de nos fouilles

et l'étude des trouvailles et monuments mis au jour sont réservées pour un travail ultérieur que je prépare en collaboration avec M. G. Chenet.

des antiquités à Beyrouth, qui dépêcha sur place un de ses attachés, M. Albanèse⁽¹⁾. Celui-ci recueillit dans les terres provenant du remblai du caveau quelques tessons. M. Virolleaud releva lui-même des vases intacts que M. René Dussaud⁽²⁾ identifia avec des céramiques chypriotes et mycéniennes de basse époque (XIII^e-XII^e siècles). Les recherches entreprises par M. Albanèse dans le tumulus voisin de la tombe n'ont produit que quelques fragments de céramique. Même résultat était réservé aux fouilles effectuées avant notre arrivée sur place par M. Delbès, directeur du Centre d'essais agricoles de la Bouka.

Ayant obtenu de M. le Général de Bigault du Granrut, Commandant des troupes du Levant, un détachement de 20 soldats pour la garde du chantier et notre propre sécurité, nous nous rendions à Minet-el-Beida, le 30 mars 1929, avec une caravane de 7 chameaux portant nos bagages, les routes et pistes étant à ce moment impraticables à l'auto. Nous profitions des journées de Pâques pour installer notre camp et pour prospecter le site, où nous avions bientôt recueilli sur un rayon de plusieurs kilomètres des traces d'occupation depuis l'âge néolithique (en particulier plusieurs haches polies, meules et lames de silex) jusqu'à l'époque romaine (tronçons de colonnes, poteries en terre sigillée provenant de plusieurs *villae rusticae* ou d'établissements agricoles).

Les premiers coups de pioche furent donnés le mardi 2 avril. Au bout de trois jours de fouilles et de sondages, la nécropole présumée était trouvée. Suivant l'état actuel du dégagement, elle se divise en deux quartiers très différents, celui situé vers la mer (pl. LI, 1), contenant des dépôts composés principalement de céramiques, et de quelques ossements d'animaux sans aucune trace de restes humains, le quartier opposé, au sud du tertre éventré par M. Albanèse, contenant des tombes à voûtes, des puits à destination rituelle et les fondations d'une construction jadis fort importante, détruite à ras du sol et sur le caractère de laquelle nous fixera, je l'espère, la suite du dégagement.

Les dépôts découverts par nous sont au nombre de 80 environ ; sans doute il y en a encore qui reposent dans les champs voisins. Enfouis à des profondeurs variant entre 0 m. 60 et 2 mètres, ils étaient parfois très riches en céramiques,

⁽¹⁾ LÉON ALBANÈSE, *Note sur Ras Shamra*, Syria, t. X, 1929, p. 45.

⁽²⁾ RENÉ DUSSAUD (R. D.), *Note additionnelle*, Syria, t. X, 1929, p. 20.



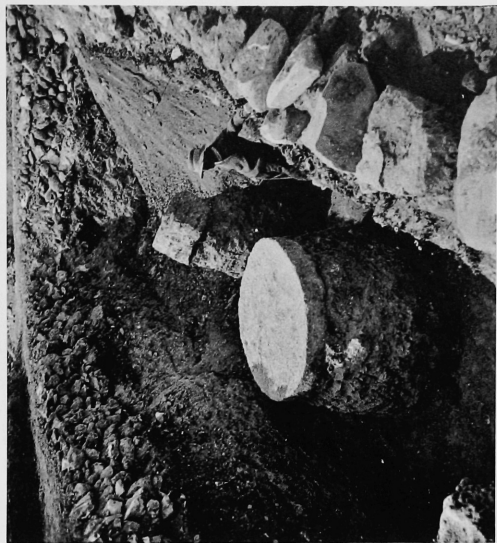
1. Le quartier à dépôts céramiques de la nécropole
Dégagement par plans horizontaux.



2. Dépôt céramique n° 1, en place.



3. Autre dépôt composé de galets perforés, coquilles,
cuillers en os et poids.



4. Grande table de pierre et cube de pierre.

(pl. LI, 2). Le dépôt n° 11 renfermait 13 vases intacts et un nombre plus élevé encore de vases déposés incomplets ; parmi ces vases, des bols chypriotes à anse ogivale et décor quadrillé peint et des imitations en terre rougeâtre unie, des bilbils et vases coniques d'exécution peu soignée comme on en a trouvé aussi en Palestine, à Gézer⁽¹⁾ notamment.

D'autres dépôts ne livraient que quelques galets et coquillages de la rive voisine, placés à côté ou au-dessus de rares ossements de mouton. Dans un



FIG. 2. — Poids (pesant 28 et 77 gr.) et rhyton zoomorphe trouvés dans la nécropole de Minet-el-Beida (Env. 1/2 gr. nat.).

cas les galets étaient remplacés par des poids dont l'un est une mine égyptienne de 437 grammes (pl. LI, 3, et fig. 2). Certains dépôts, d'un genre un peu différent, contenaient de grandes dalles plates carrées ou en forme de meules, percées ou non au centre (pl. LI, 4), ou des pierres posées de champ et portant une cupule, ensemble qui attend encore une explication.

A peu près au centre de ces dépôts nous avons dégagé un muret haut de 50 centimètres, coupé en angle droit, qui formait jadis peut-être une cella. A

(1) RENÉ DUSSAUD, *Les Civilisations Préhelléniques dans le Bassin de la Mer Egée*, 2^e éd.,

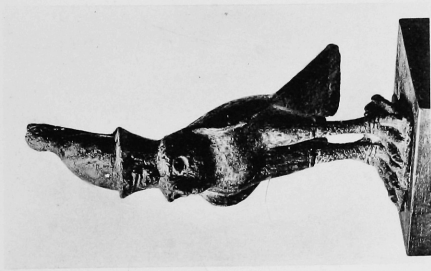
Paris, 1914, p. 294, et fig. 212, 214.

sa base et dans des niches pratiquées de l'extérieur dans le corps du muret, étaient placés des dépôts céramiques (pl. LII, 5), dont quelques-uns accompagnés d'armes en bronze, de perles en cornaline, et des fragments d'un fort beau gobelet en pâte vitreuse couleur vert clair, orné de feuilles de lotus couleur brun chocolat (pl. LII, 6). Ce gobelet, jadis très précieux sans doute, avait été brisé intentionnellement; les morceaux reposaient isolément dans différents dépôts situés assez loin les uns des autres, ce qui prouve que tous ces dépôts ont été enfouis simultanément.

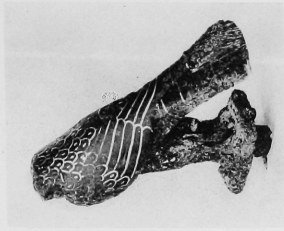
A l'est de ce premier muret, non loin d'un autre muret plus petit, autour duquel étaient placés plusieurs dépôts céramiques et quelques grandes jarres, dont l'une complète, nous avons mis au jour un très curieux objet en terre cuite, affectant la forme d'une grande louche, de destination encore inconnue, mais probablement cultuelle ⁽¹⁾ (fig. 3), ainsi qu'un fort bel ensemble de statuettes en bronze rehaussées d'or et d'argent. A 1 mètre de profondeur gisait dans la terre, sans aucune protection, un épervier en bronze haut de 13 cm. (pl. LII, 2). L'oiseau est coiffé de la double couronne de la Haute et de la Basse Égypte: à côté de lui un grand vase à deux anses, de facture et de pâte grossières, mal cuit, écrasé par une pierre; un peu plus haut, mais toujours faisant partie du même dépôt, un bol chypriote à anse ogivale et décor en échelle peint en brun. Ces objets et la pierre enlevés, apparaissait un second épervier plus petit, incrusté d'or, tenant l'uraeus entre ses pattes (pl. LII, 1, 3), puis une grande et belle conque. Non loin de là reposaient un plat en terre cuite posé dans une patère en bronze ainsi que la statuette d'un dieu assis, les yeux incrustés d'émail blanc et d'argent, la taille serrée par une ceinture, les jambes enveloppées d'un pagne jusqu'aux pieds (pl. LIV, 1). Un peu plus loin enfin apparaissait la pièce capitale: une statuette de divinité dans l'attitude de la marche, haute de 22 cm., la main droite levée, l'autre portée en avant, la tête coiffée d'un bonnet haut, ressemblant au pschent ou à la coiffure des rois hittites. Sur cette coiffure et autour de la tête se moule une feuille d'or, la poitrine est enveloppée d'un corselet en argent, les membres sont recouverts du même métal sous forme de brassards et de jambières, le bras droit porte en outre un bracelet d'or (pl. LIII). En contact avec cette sta-

⁽¹⁾ Un objet analogue a été trouvé en 1888, dans l'acropole de Mycènes; voir V. STAIS,

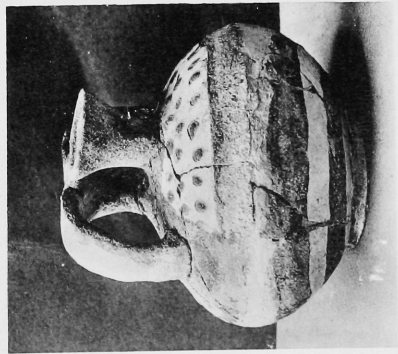
Mycenaean Collection of the National Museum, vol. II, Athènes 1926, p. 118, n° 2633.



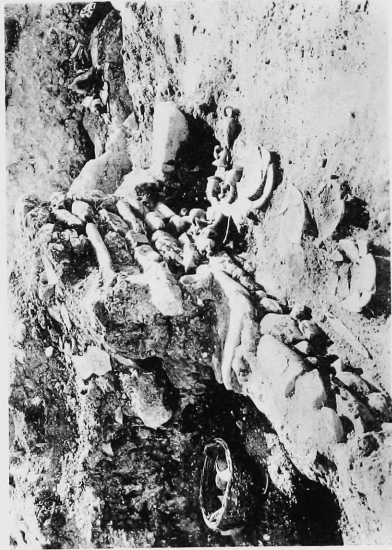
1. Le petit épervier
(Haut. 0 m. 59).



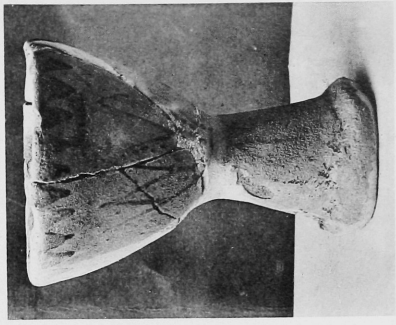
3. Autre vue du petit épervier.



4. Vase à étrier en faïence
(tombe sous dalle.
(Haut. 9 cent.)



5. Petit mur au pied duquel ont été trouvés divers dépôts
céramiques et un poignard.



6. Vase à pied en faïence,
(dépôt céramique).



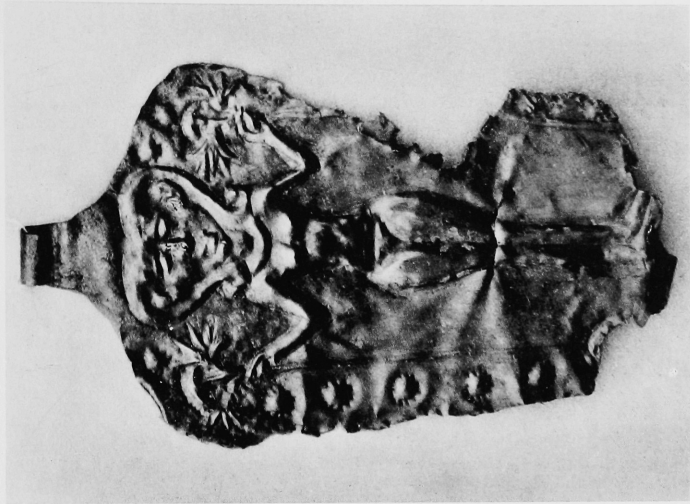
LE DIEU RESHEF.
(Haut. 0 m. 179).



LE DIEU RESHEF.
(Haut. 0 m. 179).



1. Dieu assis faisant le geste de bénédiction
(Haut. 0 m. 12).



2. Plaque d'or figurant Astarié nue.
(Haut. 0 m. 075).

tuette, nous recueillions une bague faite d'une lame d'or repliée sur elle-même et un pendentif : large feuille d'or montrant au repoussé une déesse nue debout (pl. LIV, 2). Elle tient de chaque main un lotus et porte une curieuse coiffure qui ressemble à celle de la déesse Hathor. De nombreuses perles en forme d'olives et de cylindres en cornaline, quartz rose et œil de chat provenant sans doute d'un collier, étaient dispersées parmi les statuettes.

Rentré d'Orient il y a très peu de temps et tout de suite accaparé par des travaux urgents qui m'attendaient au musée de Strasbourg, je n'ai pas encore

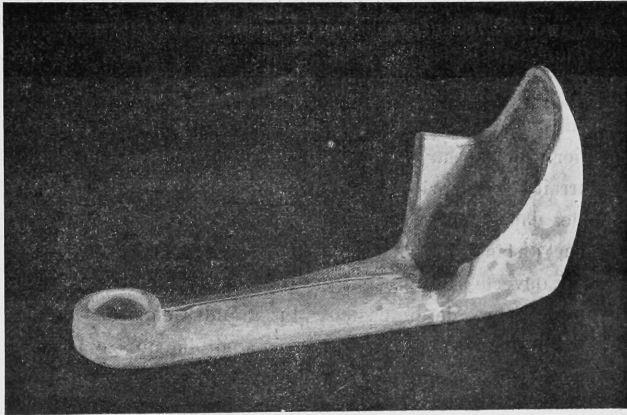


FIG. 3. — Objet en terre cuite en forme de louche (long. 0 m. 35) de destination culturelle. Nécropole de Minet-el-Beida, près du trésor de statuettes.

eu le loisir d'étudier de près ces statuettes. Cependant il me semble hors de doute que la statuette masculine à masque d'or représente le dieu phénicien appelé Reshef ou Rashouf. Le Louvre possède déjà de cette divinité plusieurs répliques, mais qui sont d'un travail infiniment moins artistique, je pense notamment à la statuette de Tortose ⁽¹⁾. J'ajoute qu'au musée de Hildesheim se trouve un Reshef très semblable au nôtre ⁽²⁾, sans métal précieux cepen-

⁽¹⁾ R. DUSSAUD, *Les Civilisations Préhelléniques*, fig. 234. Page 324, note 4, l'auteur donne une liste des bronzes attribuables au même dieu avec des indications bibliogra-

phiques.

⁽²⁾ ROEDER, *Aegypten und Hethiter (Alte Orient*, t. XX), Leipzig, 1919, p. 62, fig. 25.

dant, qui a fait récemment l'objet d'une étude de l'archéologue hollandais van Wijngaarden⁽¹⁾. Je n'hésiterai pas non plus sur l'identification de la déesse nue du pendentif d'or qui me paraît bien être Astarté, la déesse de la maternité, personnification de la fécondité⁽²⁾, et qui est figurée sous des traits absolument identiques sur des plaquettes en terre cuite trouvées à Jérusalem⁽³⁾ et à Gézer⁽⁴⁾, et conservées maintenant au musée de Constantinople⁽⁵⁾. Les fouilles de Beisan ont produit récemment un pendentif en or représentant également Astarté et que l'on rapprochera du nôtre⁽⁶⁾. Le dieu assis, très égyptisant, semble de facture également locale ; le geste de la main ne permet pas d'y voir un Horus adolescent, mais nous rappelle la statuette du dieu phénicien de Djezzin (Liban), conservée au Louvre. Quant à l'épervier incrusté d'or, M. Boreux ne croit pas qu'il soit de travail égyptien, la position de l'uraeus entre les pattes de l'oiseau, notamment, lui paraît anormale. Par contre, le grand épervier, portant sur sa tête les emblèmes de la Haute et de la Basse Égypte, pourrait être importé d'Égypte.

Les fouilles dans la partie sud de la nécropole furent également très fructueuses. A une distance de 14 mètres au sud de la tombe voûtée en encorbellement, découverte fortuitement en 1928, nous trouvions une nouvelle tombe du même genre, de dimensions plus grandes encore, mais paraissant inachevée (pl. LV, 1). De la paroi ouest il n'y avait que quatre assises, la paroi opposée était à peine commencée ; de l'escalier on n'avait posé que deux marches inférieures, le couloir ou vestibule manquait encore. Détail à mentionner : à côté de la tombe nous avons mis au jour de curieux dépôts de coquilles de murex écrasées, d'énormes amas de tessons de poteries grossières, de déchet de cuivre ou de bronze à divers degrés de traitement métallurgique, ainsi que des puits dont l'entrée est voûtée en forme de ruche et

(1) W. D. VAN WIJNGAARDEN, *Karakter en Voorstellingswijze van den God Resjef volgens de egyptische en voor-aziatische Monumenten*, dans *Oudheidkundige Mededelingen n.l's Rijksmuseum van Oudheden te Leiden*, X, 1, 1929, p. 28.

(2) Dr. G. CONTENAU, *La Civilisation phénicienne*, Paris, 1926, p. 113.

(3) Fouilles de M. Bliss, 1900.

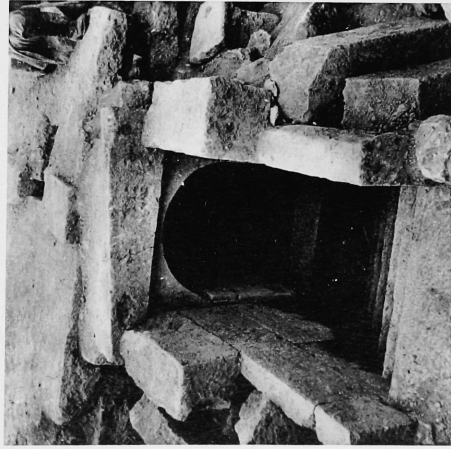
(4) Fouilles de M. Macalister, 1903.

(5) Nos 2015 et 5510. Je remercie le directeur du Musée de Constantinople, Halil bey, pour les photographies qu'il a bien voulu mettre à ma disposition. Elles seront publiées dans le rapport définitif.

(6) *Palestine Exploration Fund, Quarterly Statement*, avrii 1929, pl. VIII, n° 5.



1. Tombe inachevée.



3. Dromos, escalier et porte de la tombe III.



2. Dispositif en forme de conduite d'eau.



4. Vase en albâtre, vase mycénien peint et crâne au seuil de la porte de la tombe III.

l'ouverture couverte d'une grande dalle percée sur laquelle était posé, comme une sorte d'entonnoir, le col d'une grande jarre. Fouillé, l'un des puits n'a donné que des fragments de vase et un mortier tripode en basalte. Au-dessus et à côté du puits, gisaient de nombreuses idoles incomplètes peintes en rouge, figurant des têtes de taureau et des femmes debout, identiques à celles trouvées par Schliemann à Tirynthe et Mycènes ⁽¹⁾. Nous avons été arrêtés à 2 mètres de profondeur par l'eau de la nappe souterraine que nos ouvriers indigènes déclaraient d'une saveur particulière. Non loin des puits se trouvait une sorte de cascade votive : deux pierres pourvues d'une rigole semblaient amener l'eau dans un fond de jarre, d'où elle devait couler par une pierre percée à l'intérieur de la terre (pl. LV, 2), monument fort curieux, dont je ne connais jusqu'ici pas d'analogue.

Élargissant nos tranchées vers l'ouest où nos sondages avaient rencontré les fondations d'une vaste construction, nous trouvions, cachée sous un dallage, une troisième tombe avec *dromos* et chambre rectangulaire voûtée en encorbellement, achevée celle-ci et construite en grandes dalles soigneusement appareillées. Un escalier de 6 marches fort bien fait conduisit vers la belle porte du caveau (pl. LV, 3). Sur chacune des marches, le long des deux murs du couloir ou *dromos* ⁽²⁾, laissant le milieu de l'escalier

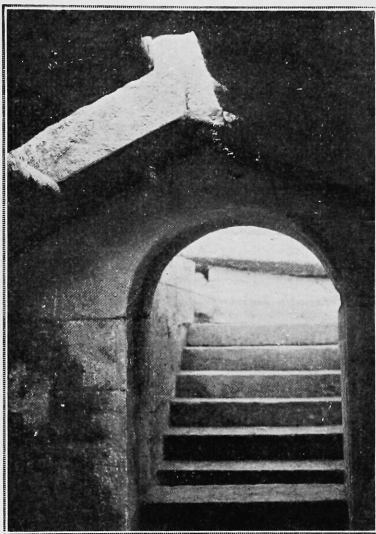


FIG.4. — Tombe avec le trou pratiqué par les violateurs dans la voûte.

⁽¹⁾ H. SCHLIEHMANN, *Mykenae*, Leipzig, 1878, pl. A-C; *Tirynthe*, Paris, 1885, pl. XXVI, a, b, et XXV, d.

⁽²⁾ Le plan de la sépulture ressemble beaucoup à celui des *chamber-tombs* du cimetière crétois de Zafer Papoura; chez ces derniers le

dromos est cependant plus long (Voir A. EVANS, *The Prehistoric Tombs of Knossos*, dans *Archaeologia*, t. LIX, 1905, p. 418, fig. 24). — En ce qui concerne les détails de construction ils rappellent la tombe royale d'Isopata, étudiée par M. Evans dans la même publication.

libre, étaient déposées des offrandes : bilbils, vases coniques, plats ordinaires (quelques-uns déformés dans le four) analogues à ceux des dépôts signalés plus haut, un grand vase de type « à étrier » avec décor peint serpentiforme dérivé du poulpe, lampes à bec pincé, un beau cratère mycénien peint, malheureusement déposé incomplet, un merveilleux vase en albâtre égyptien à deux anses, haut de 22 cm., large de 25 cm., intact celui-ci (pl. LV, 4). Tout contre la porte reposait le crâne fort bien conservé et nettement brachycéphale d'un individu de 20 à 30 ans au maximum, sa présence à l'entrée de la tombe est encore à éclaircir.

Le caveau était rempli de terre jusqu'à la voûte. La partie supérieure du remblai ne contenait pas d'objets, mais uniquement de la terre d'infiltration. Elle avait pénétré dans le caveau par un trou pratiqué dans la voûte par des violateurs qui avaient visité et pillé la tombe très anciennement (pl. LVIII, 1, et fig. 4). Douleureuse constatation : sur le sol de la chambre, en grand désordre, une quantité de bols chypriotes ⁽¹⁾, des vases en cornet ⁽²⁾ et des hydries mycéniennes, des bilbils et vases coniques de fabrication ordinaire, des vases à étrier en faïence et d'autres en albâtre égyptien brisés et piétinés, (pl. LVII, 1). Un des vases en albâtre, particulièrement solide, avait échappé à la destruction, il porte une curieuse gravure. Aucun sarcophage dans le caveau ; les corps, au nombre de trois au moins, étaient déposés sur le sol même ; les violateurs avaient brisé et dispersé les squelettes (pl. LVII, 2). Mais dans la hâte avec laquelle ils semblent avoir opéré, ils n'avaient pas bien exploré les coins du caveau où nous trouvions des vases restés intacts, des perles et bagues en or, en argent et en fer, un cylindre en hématite, et surtout une pyxide ovale en ivoire dont le couvercle porte une fort belle sculpture. Elle représente une déesse assise sur un autel ⁽³⁾, le torse nu, vêtue d'une ample jupe, tenant dans les mains des épis et flanquée de deux boucs dressés sur leurs jambes postérieures, l'une des pattes de devant posée sur une sorte de socle, l'autre levée et pressée contre le bras de la déesse (pl. LVI).

Je ne puis ici entrer dans la discussion de cette curieuse représentation de la *potnia théron* qui trahit nettement le style mycénien et qui est comparable

⁽¹⁾ *Syria*, t. X, 1929, pl. V, 1.

⁽²⁾ Véritable rhyton à fond percé.

⁽³⁾ Semblable à ceux du bas-relief de la porte aux lions de Mycènes.



LA GRANDE DÈSSE-MÈRE.
Ivoire mycénien trouvé dans la tombe III.
(Haut. 0 m. 137)



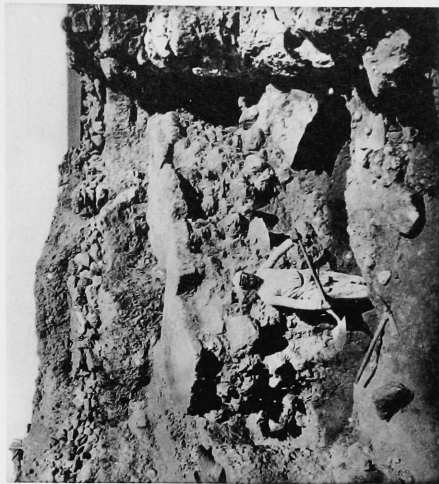
1. Vases à l'intérieur de la tombe III.



2. Vases et ornements dans un angle de la tombe III.



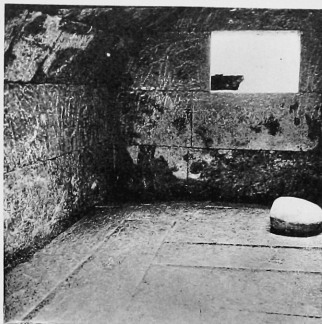
3. Jarre cachée dans le mur à l'intérieur de la tombe III.
Stèle percée sur la gauche.



4. Tombe sous dalles.



1. Chambre funéraire de la tombe III.
Vue de l'extérieur.



2. Chambre de tombe III
après la fouille, avec fenêtre au fond.



3. La tombe sous dalles avant d'être vidée. Sur
la terre de remplissage du dromos un squelette
humain avec vases mycéniens, bols chypriotes
et vases en faïence.



4. La tombe sous dalles après avoir été vidée
En avant petit dromos avec escalier.

à l'ivoire, incomplet celui-ci, du Musée d'Athènes, trouvé par Tsuntas à Mycènes même ⁽¹⁾.

A l'extérieur de la tombe qui nous a donné ces beaux objets nous avons découvert près d'une stèle percée, cachée en partie dans le corps de la construction, une très grande jarre à fond bombé et haut col (pl. LVII, 3), contenant un plat mycénien peint à deux anses, intact, exactement pareil à celui recueilli par M. Virolleaud dans les remblais de la tombe trouvée fortuitement en 1928, et que M. Dussaud avait datée du XIII^e ou du XII^e siècle avant notre ère ⁽²⁾. Du côté ouest, à 1 mètre de la paroi extérieure de la tombe, se trouvait un puits (pl. LVIII, 2) que nous avons laissé intact pour conserver l'ensemble de la tombe qui constitue ainsi un très beau monument à visiter.

Un peu plus au nord nous avons dégagé un grand nombre d'énormes jarres accompagnées de minuscules petits vases ou de coquilles (murex ou conques) enfouis là, je ne sais pour quelle raison précise, mais probablement dans une intention funéraire ou religieuse. Enfin, tout à l'extrémité nord de notre chantier nous avons fouillé une tombe d'un type apparenté à celui des tombes à voûtes en encorbellement : les murs, inclinés vers le haut, étaient construits en appareil irrégulier, d'énormes dalles les couvraient à la manière de nos tombes dolméniques (pl. LVII, 4). Après déblaiement la tombe se révélait pourvue d'un court *dromos* avec un petit escalier donnant accès à la chambre sépulcrale plus large et de plan rectangulaire (pl. LVIII, 4), violée elle aussi dès l'antiquité. Dans le couloir, immédiatement sous les dalles formant le plafond, gisait un squelette très fragmentaire. Les ossements, entourés d'un grand nombre de vases mycénien peints et de vases à écrier en faïence, tous brisés, n'étaient plus dans leur position anatomique (pl. LVIII, 3).

Le jeudi 9 mai, après plus de 5 semaines de travail ininterrompu, j'arrêtai les fouilles dans la nécropole (qui n'est nullement épuisée), pour porter nos efforts sur le tell voisin de Ras Shamra où M. Dussaud, qui nous fit l'honneur de visiter notre chantier les 9 et 10 avril, voulait nous voir découvrir les

⁽¹⁾ Musée d'Athènes n° 2473 et 2475 (Tombe n° 49). Reproduit dans l'*Ephemeris* de la Société d'Archéologie d'Athènes, 1888, pl. 10, n°s 1 et 2; SCHUCHHARDT, *Schliemann's Ausgra-*

bungen, Leipzig, 1891, p. 343, fig. 309. — BOSSERT, *Altkreta*, n° 225.

⁽²⁾ *Syria*, t. X, 1929, pl. V, 2.

substructions de la ville dont dépendait la nécropole. Nos recherches ultérieures ont pleinement confirmé son opinion.

..

Le tell de Ras Shamra est situé à 800 m. environ de la rive la plus proche de Minet-el-Beida et à 1.200 m. de la nécropole dont je viens de parler. Son plus grand diamètre atteint 1 kilomètre, sa hauteur 20 m. Il est très accidenté et n'a conservé sur son sol aucune trace apparente de ses monuments antiques. Après une étude de sa surface j'ai choisi pour nos fouilles le point culminant le plus rapproché de la mer (pl. LIX, 1), où je supposais devoir se trouver le palais. Une autre raison déterminait mon choix : la fréquence, au dire des indigènes, de trouvailles en surface de cylindres et d'objets en or dans un champ d'oliviers situé en contre-bas de l'éminence que j'allais attaquer, et d'où, à mon avis, ces objets étaient entraînés par les pluies torrentielles de l'hiver.

Le choix était heureux. Tout au début des fouilles nous tombions sur les fondations d'une importante construction détruite par un incendie. Les débris d'un poignard de bronze déformé par la violence du feu et un clou de même métal, encastrés entre les blocs d'un pilier central de la construction (pl. LIX, 2), nous fixaient tout de suite sur l'époque : nous étions au ¹^e millénaire. Le dégagement des murs construits en gros blocs soigneusement appareillés nous permettait de lever le plan d'une partie de la construction qui semble, en effet, être un palais important. Parmi les ruines gisaient les fragments d'un beau torse égyptien en granit (LIX, 4), sur l'épine dorsale duquel se lisent encore quelques hiéroglyphes que M. Montet, professeur à l'Université de Strasbourg, attribue au Nouvel Empire. D'autres inscriptions égyptiennes, dont les fragments altérés par le feu se trouvaient à différents endroits, appartiennent à une table de dédicace en calcaire et à une stèle en grès fin sur laquelle on voit un personnage agenouillé devant une divinité debout, coiffée d'un bonnet haut, que l'inscription, déchiffrée également par M. Montet, appelle le Set de Dapouna (Dpn).

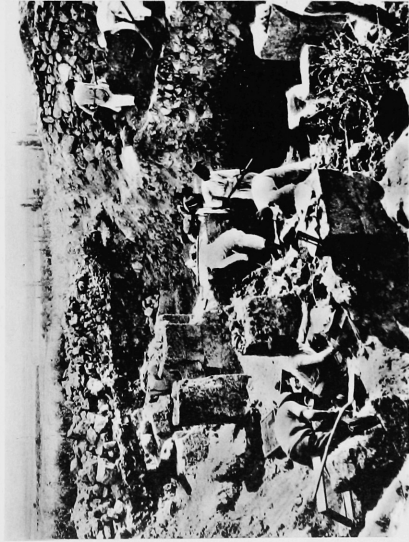
Pour me rendre compte de l'étendue du palais j'ouvrais un second chantier à 20 m. à l'est du premier. Nous y rencontrions des fondations à la même profondeur et dirigées dans le même sens. Mais ici le plan révélait des



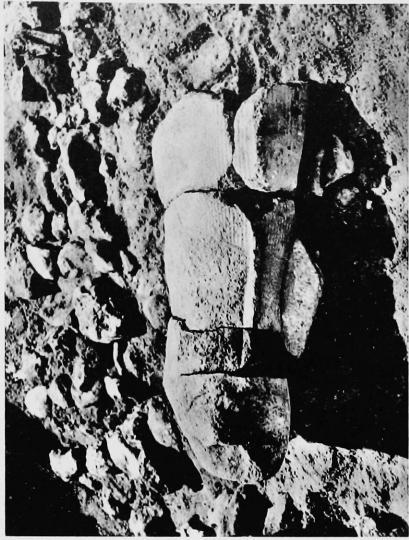
1. Partie N.-E. du tell de Ras Shamra. Vue de l'éminence où
été trouvé le palais.



2. Un des piliers du palais.



3. Piliers des petites chambres. A gauche, la place
où ont été trouvées nombre de tablettes.



4. Torse égyptien en granit brisé.

chambres de dimensions assez réduites dont quelques-unes étaient dallées (pl. LIX, 3). Comme il me semblait que nous étions en présence des magasins du palais, je reportais l'activité principale sur cette partie du chantier. Le 14 mai, dans un angle d'une des chambres, sous une épaisse couche de cendres et de pierres, nous trouvions une grande tablette en terre cuite couverte de caractères cunéiformes qui fut bientôt suivie d'autres, reposant par

petits paquets sur un espace d'environ 2 mètres carrés (fig. 5). Les tablettes, recuites par l'incendie, étaient très friables et il fallut employer de minutieuses précautions pour les sauver. Quelques-unes furent tirées du sol, scellées encore en leur bloc de terre. Après un lent séchage à l'ombre de la tente, elles regagnaient une certaine solidité qui permettait leur transport. Il s'agit d'une vingtaine de tablettes environ, dont la plus petite mesure 3×4 , la plus grande $16 \times$

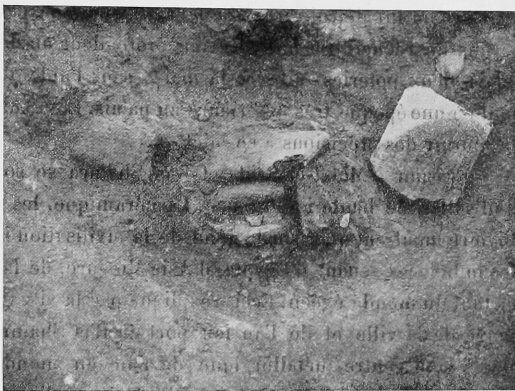


FIG. 5. — Quelques-unes des tablettes à textes cunéiformes du palais de Ras Shamra en place, partiellement dégagées.

21 cm., taille exceptionnelle. Suivant M. Charles Virolleaud à qui je les ai soumises, la plupart de ces tablettes présentent un type d'écriture nouveau et sont pour l'instant indéchiffrables. On lira plus loin une étude à leur sujet due au savant assyriologue.

Deux jours après la découverte de cette petite bibliothèque de tablettes cunéiformes, dans une nouvelle tranchée à peine commencée, nous dégagions une marche d'escalier au bas de laquelle reposait un dépôt d'armes, d'outils et d'objets en bronze d'une conservation exceptionnelle (pl. LX, 3). Le dépôt se compose de 74 pièces soigneusement rangées par catégories : 4 épées, 2 poignards, 27 haches plates, 11 lances, 3 pointes de flèches, 6 ciseaux, 4 serpettes, 2 lingots de bronze, un beau trépied orné tout autour de pende-

loques en forme de fleurs de grenadier ⁽¹⁾ (pl. LX, 1). Les pièces les plus importantes du dépôt sont 5 grands outils à destination encore problématique ⁽²⁾ et 9 grandes pioches ou herminettes à douille dont 5 portent des inscriptions cunéiformes du type des tablettes (pl. LX, 2, 4).

Les quelques rares céramiques trouvées jusqu'ici dans le palais sont identiques aux poteries rencontrées dans la nécropole de Minet-el-Beida; elles appartiennent à la fin du ^{xiii}e ou au début du ^{xii}e siècle. Il me paraît d'ores et déjà acquis que la nécropole de Minet-el-Beida a cessé d'être utilisée au moment où fut détruite la ville voisine avec son palais. Un sondage nous a permis de recueillir à une certaine profondeur au-dessous des fondations du palais deux poteries faites à la main, sans l'aide du tour, remontant sans doute à une époque très antérieure au palais. Les fouilles de 1930 promettent de fournir des précisions à ce sujet.

En résumé, Minet-el-Beida et Ras Shamra se sont révélés un centre de civilisation de haute importance. La céramique, les objets de bronze, d'or et d'ivoire montrent que, sur le fond de la civilisation indigène, se sont greffées des influences venant d'Égypte, d'Asie Mineure, de la vallée de l'Euphrate, et surtout du monde égéen. Ceci s'explique par la situation géographique privilégiée de la ville et de l'ancien port de Ras Shamra en face de Chypre, le plus grand centre métallurgique de l'ancien monde et à l'entrée d'importantes routes de pénétration vers l'intérieur, d'où les produits et le transit pouvaient, comme l'a montré M. Dussaud ⁽³⁾, gagner rapidement en remontant le Nahr el-Kebir, soit Alep et la Mésopotamie, soit Hama et Homs.

J'ajoute en terminant que j'ai rencontré de précieux appuis à Beyrouth auprès du Haut Commissaire, M. l'ambassadeur Ponsot, auprès du directeur du Service des antiquités, M. Ch. Virolleaud, et auprès de M. le général de Bigault du Granrut, commandant les troupes de l'armée du Levant. Je remercie particulièrement M. Schoeffler, gouverneur de l'État des Alaouites, dont l'inlassable concours et la grande autorité dans le pays ont contribué pour une

⁽¹⁾ Voir le trépied orné de la même façon provenant de Tirynthe et conservé au Musée National d'Athènes.

⁽²⁾ Des outils analogues, provenant de Chypre et de la Russie méridionale, ont été publiés

par M. DUSSAUD dans *Civilisations préhelléniques*, 2^e édit., fig. 180 (n^o 1477) de Salamis, et par M. EBERT dans *Reallexikon der Vorgeschichte*, Berlin, 1929, t. XIII, pl. 21, c, d.

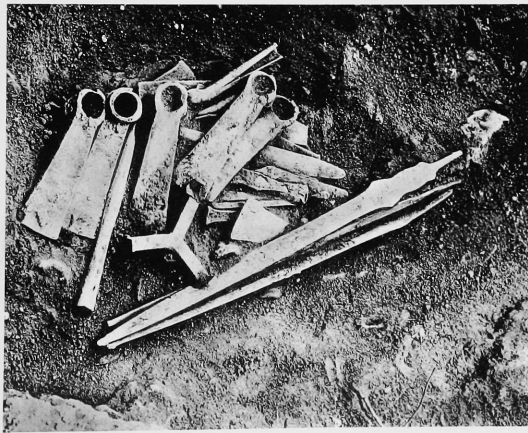
⁽³⁾ *Syria*, t. X, 1929, p. 21.



1. Trépied de bronze.
Haut. 0 m. 121



2. Herminette
avec inscription
(Haut. 0 m 230)



3. Dépôts d'armes et d'outils en place (vue prise d'en haut.)



4. Houe à main
avec inscription
(Haut. 0m .235)

large part au succès de la mission. Ma reconnaissance va également à ses chefs de service, MM. de Cadoudal, Delattre, Caland, Prigl d'Ondel et Khazen qui, sous tous les rapports, ont facilité nos travaux.

F.-A. SCHAEFFER.

Strasbourg, août 1929.

NOTE ADDITIONNELLE

M. F.-A. Schaeffer m'a obligeamment demandé d'insérer ici les observations que j'ai présentées à l'Académie des Inscriptions touchant un passage de



FIG. 6. — Chypre et la côte syrienne.

Malalas qui appuie de la façon la plus nette les résultats auxquels conduit l'étude archéologique des belles découvertes qu'on doit à la collaboration de MM. Schaeffer et Chenet.

Dès les premiers sondages pratiqués à Minet-el-Beida et les découvertes fortuites sur le site voisin de Ras Shamra, au sud du Casius, il apparaissait qu'un port et une ville avaient prospéré en cette région dans la deuxième

moitié du deuxième millénaire avant notre ère, véritable colonie égéenne, et plus particulièrement chypriote, dont l'essor correspondait à celui de Salamis de Chypre (fig. 6).

L'importance du trafic en ce point de la côte syrienne était soulignée par deux exemples. Un vase en faïence vernissée, en forme de tête féminine identique à ceux découverts à Enkomi (Salamis) et actuellement au British Museum, a été trouvé à Assour, la capitale assyrienne, dans une couche correspondant au XIII^e siècle avant notre ère. Il est vraisemblable que ce produit de Salamis a été transporté à Ras Shamra et de là emporté à Alep et en Assyrie.

En second lieu, deux vases mycéniens, découverts en fragments par M. du Mesnil du Buisson à Mishrifé-Qatna sont, d'après MM. Charbonneaux et Potier, originaires de l'île de Rhodes⁽¹⁾. L'itinéraire le plus naturel est le suivant : Rhodes, Salamis de Chypre, Ras Shamra, d'où ils ont gagné et remonté la vallée de l'Oronte, par Hama, pour atteindre Qatna où ils furent déposés dans le temple de la déesse sumérienne Nin-Egal.

Les remarquables trouvailles de MM. Schaeffer et Ch. Clerf. au printemps 1929, ont confirmé cette hypothèse en l'étendant et en la précisant. A côté d'un fort contingent de population chypriote — elle-même assez mêlée à cette époque, — elles ont révélé un apport égéen important, marqué notamment par le bel ivoire figurant la *potnia thérôn*, dont M. Schaeffer a bien défini les rapports avec Mycènes⁽²⁾. Ces derniers, confirmés par des fragments de figurines en terre cuite peinte caractéristiques de l'art mycénien, éclaireront vivement le texte de Malalas signalé ci-après.

Ras Shamra ne servait pas seulement à l'importation des objets égéens : son port exportait les produits asiatiques qui gagnaient ainsi le plus commodément la mer Égée, grâce à l'escale de Chypre. L'influence babylonienne se fait nettement sentir, tout au moins en ce qui concerne le matériel d'écriture, dans les tablettes dont M. Virolleaud analyse ci-après les particularités⁽³⁾. On ne sera donc pas surpris de trouver, parmi les bronzes mis au

(1) Voir *Syria*, IX (1929), p. 433.

(2) Voir ci-dessus, p. 292-293 et pl. LVI.

(3) Notamment par le fait qu'on ne pouvait aboutir à un système alphabétique en partant

de l'écriture accadienne, nous pensons que l'écriture alphabétique de Ras Shamra a été imaginée sous l'influence de l'alphabet phénicien. Si les scribes de Ras Shamra n'ont pas

jour par MM. Schaeffer et Chenet, deux poignards (fig. 7) dont on a relevé des exemplaires identiques à Ninive⁽¹⁾ et en Perse⁽²⁾ (fig. 8), ce qui permet d'abaisser la date trop élevée qu'on attribue à ces derniers. L'aspect général de ces poignards les distingue nettement des modèles égéens, notamment la longueur exceptionnelle du manche. La certitude qu'apportent les découvertes de Ras Shamra d'un large commerce égéo-asiatique, permettra d'établir, croyons-nous, que le procédé consistant à incruster des plaques d'ivoire, d'os ou de bois dans le manche, fondu d'une seule pièce avec la lame, est originaire d'Asie⁽³⁾.

On conçoit donc l'importance de Ras Shamra comme carrefour des civilisations et il est, par suite, certain que les Asianiques, d'une part, et les Phéniciens de l'autre, y ont également joué leur rôle, sous la suzeraineté égyptienne dont l'influence est très nette. Le déchiffrement de l'écriture apporterait sur tous ces points une éclatante lumière ; mais



Fig. 7. — Poignards de Ras Shamra.

Fig. 8. — Poignards de Nihavand (British Museum).

purement et simplement emprunté ce dernier, c'est probablement parce qu'ils ont voulu conserver l'argile comme matériel d'écriture et que, dans ces conditions, ils ont été amenés à maintenir le clou comme élément constitutif des caractères. L'écriture de Ras Shamra est un bel exemple de création de toutes pièces, comme nous croyons que fut l'alphabet phénicien archaïque, d'un système graphique de caractères.

(1) LAYARD, *Monuments of Ninive* (1849), p. 96 ; FLINDERS PETRIE, *Tools and Weapons*,

pl. XXXIII, 22.

(2) Les deux poignards que nous visons et qui reproduisent les deux types trouvés à Ras Shamra ont récemment été acquis par le British Museum et proviennent de Nihavand. Ils sont publiés dans *The British Museum Quarterly*, IV (1929), p. 4 et pl. IV, b, comme *early Bronze Age*, c'est-à-dire antérieurs à 2000, alors qu'ils sont postérieurs à 1500 av. J.-C. Longueurs respectives : 0 m. 367 et 0 m. 14.

(3) C'est aussi l'opinion de H. BONNET, *Die*

en attendant, on doit considérer que le dieu debout à la tête revêtu d'or est justement qualifié de Reshef par M. Schaeffer⁽¹⁾, car il est plus phénicien que hittite, ne serait-ce qu'à cause des pieds nus. La même figure divine apparaît sur un cylindre où M. Schaeffer a reconnu des caractères de l'écriture alphabétique propre aux tablettes de Ras Shamra. On peut conjecturer que c'est à Ras Shamra que les Égéens ont appris le mieux à connaître ce type divin qu'ils ont importé en Grèce et en Crète où de telles représentations ont été découvertes⁽²⁾. De ce point de vue et de cette manière, l'origine phénicienne de ces représentations, soutenue jadis par Helbig, dans une communication à l'Académie des Inscriptions, est exacte. Toutefois sa thèse n'en est pas renforcée, car ce ne sont pas les Phéniciens qui ont eux-mêmes introduit le type en Crète et en Grèce, ce sont les Égéens qui ont appris à le connaître et l'ont emprunté en venant s'installer sur la côte syrienne.

MM. Schaeffer et Chenet ont constaté que la ville antique de Ras Shamra fut détruite assez tard à l'époque mycénienne, probablement au cours du xii^e siècle. On peut songer à Téglat-Phalasar I^{er} qui conquiert le Liban et tout le pays d'Amurru à la fin du xii^e siècle. On s'expliquerait, dès lors, la mutilation spécialement subie par les monuments égyptiens de la ville comme conséquence d'une conquête destinée à mettre fin à la suzeraineté égyptienne.

Dans la diversité des populations qu'on rencontrait à Ras Shamra au cours de la seconde moitié du deuxième millénaire, la documentation archéologique (céramique, tombes construites voûtées en encorbellement, objets divers en bronze, ivoire, etc.) met au premier plan les Chypriotes et les Égéens. Toutefois, les arguments archéologiques ne frappent pas également tous les esprits et déjà on a formulé cette objection : pourquoi ces produits chypriotes et égéens n'auraient-ils pas été transportés là par les Phéniciens, plus aptes que les Égéens à pénétrer dans l'intérieur de la Syrie et jusqu'en Mésopotamie ?

A bien considérer, les Phéniciens n'avaient pas à se soucier d'une voie de pénétration aussi septentrionale. Chacun de leurs ports importants — qui

Waffen der Völker des Allen Orients, p. 70, mais cela n'a rien à voir avec l'invasion Hyksos.

⁽¹⁾ Voir ci-dessus, p. 289 et pl. LIII. Certainement phénicien, comme Pa reconnu M. Schaeffer, est le dieu assis levant la main

droite, car on y constate une forte influence égyptienne et également la plaquette en or figurant Astarté, pl. LIV, 2.

⁽²⁾ On en trouvera la liste dans nos *Civiles préhell.*, 2^e éd., p. 324, note 1.

tirait précisément de là son importance — Tyr, Sidon, Tripoli, Simyra, Aradus, possédait sa voie de pénétration droit vers l'est.

On conçoit, au contraire, que les marins égéens fussent attirés par les havres naturels, bien abrités, pourvus d'eau, à portée de leur grand centre d'action à Chypre et non utilisés par les Phéniciens, entre Laodicée ad mare et l'embouchure de l'Oronte. Au départ de Salamis (fig. 6) les navires longeaient le long promontoire chypriote qui se dirige vers le N.-E. et, presque immédiatement après l'avoir quitté, ils étaient en vue du Casius. Le premier point de la côte qui leur apparaissait était constitué par les falaises blanches de Minet-el-Beida, au pied de la butte de Ras Shamra, le plus favorablement installé de tous ces ports naturels (pl. LXXX) et à l'origine de la voie de pénétration par la vallée du Nahr el-Kebir du nord.

L'embouchure même de l'Oronte n'est pas favorable à la navigation, car le fleuve a parfois des crues terribles. On racontait qu'amoureux de l'île Meliboia, située dans cette embouchure, il la submergea et qu'il fallut Héraclès lui-même pour parvenir à le lier et à délivrer la malheureuse île⁽¹⁾. Seule, d'ailleurs, la création d'une grande ville comme Antioche appelait la construction d'un port à l'embouchure de l'Oronte ou dans le voisinage immédiat comme Séleucie de Piérie.

Dans leur conquête des côtes de Pamphylie et de Cilicie, les Égéens devaient pousser jusqu'au Casius. Et en effet, on nous dit que Posidium fut fondé par Amphiloque, un Achéen, fils d'Amphiaros⁽²⁾, probablement après son différend avec Mopsus⁽³⁾. Mais en dehors de cet épisode, Malalas conserve le souvenir d'une colonisation massive de la région du Casius, c'est-à-dire de la région de Ras Shamra. Voici son texte⁽⁴⁾ :

Ἐπειδὴ ὁ Κάσσιος βασιλεὺς ἠγάγετο Ἀμυκὴν τὴν καὶ Κεϊτῶν, θυγατέρα Σαλαμῖνος τοῦ Κυπρίων βασιλέως· καὶ ἦλθον μετ' αὐτῆς Κύπριοι καὶ ἤκησαν τὴν ἀρόπολιν· καὶ τελευταῖα ἡ Ἀμυκὴ, καὶ ἐτάφη ἀπὸ σταδίων τῆς πόλεως ρ', δι' ἣν ἐκλήθη ἡ χώρα Ἀμυκί.

Dans la phrase précédente, Malalas précisait qu'en fondant Séleucie de Piérie

(1) Roscher's, *Lex.*, s. v.

(2) HÉRODOTE, III, 91.

(3) STRABON, XIV, 5, 17.

(4) MALALAS, VIII, p. 201, éd. Dindorf.

et Antioche avec des colons chypriotes et crétois, Séleucus Nicator avait imité le roi Kasos :

κατήγαγε δὲ καὶ τοὺς Κρητικὰς ἀπὸ τῆς ἀκροπόλεως, οὗς εἶλασεν ὁ Κάσος ὁ υἱὸς Ἰνάχου ἄνω οἰκεῖν.

Le récit du chronographe byzantin met en scène des éponymes de villes ou de contrées et, sous une forme mythique, il confirme avec une remarquable précision les conclusions tirées des découvertes archéologiques.

Kasos, c'est évidemment le Casius et, si nous en doutions, il suffirait de se reporter à ce vocable dans Stéphane de Byzance. En faisant de Kasos un fils d'Inachos, on le rattache à l'Argolide et cela s'accorde, du point de vue civilisation, avec les produits mycéniens mis au jour dans les fouilles de Ras Shamra.

Kasos épouse Kitia (var. Kittia), éponyme de la ville de Citium. Cette princesse était la fille de Salaminos, roi de Chypre, éponyme lui-même de la ville de Salamis. Les fouilles d'Enkomi ont révélé l'importance de Salamis à l'époque mycénienne. D'après le renseignement conservé par Malalas, elle aurait été alors une des cités les plus importantes de Chypre, possédant notamment le territoire et le port de Citium que les Phéniciens ne devaient pas tarder à occuper et à appeler Qart-Hadashat, Ville-Neuve.

Avec sa femme, Kasos amène des Chypriotes et des Crétois, qui colonisent la région du Casius. Il se peut que Malalas, ou sa source, pousse trop loin l'analogie de la colonisation mycénienne avec celle de Séleucus Nicator. Toutefois, en donnant à Kitia un second nom, celui d'Amykè, il indique que les colons égéens étendirent leur domaine jusqu'à la plaine du lac d'Antioche, l'*Ἀμύκης πεδίου* ⁽¹⁾, dont le nom se conserve sous la forme el-Amq ⁽²⁾.

L'exploration du pays n'a pas encore vérifié l'extension ainsi donnée à la colonisation égéenne; mais pour le reste, les trouvailles de MM. Schaeffer et Chenet confirment d'une manière frappante les indications de Malalas :

1° La civilisation de la région du Casius est fonction de celle de la côte chypriote voisine, autrement dit de Salamis et de Citium dont la prospérité à l'époque mycénienne, attestée par les fouilles que le British Museum a menées précisément sur ces deux sites, fut certainement accrue par la découverte de

⁽¹⁾ POLYBE, V, 59.

⁽²⁾ Sur la définition de ce terme géogra-

phique, voir notre *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, p. 228.

la voie de pénétration que les Chypriotes se frayèrent de Ras Shamra vers l'intérieur de la Syrie.

Nous avons dit que cette route remontait la vallée du Nahr el-Kebir du nord pour aboutir à l'Oronte, mais il n'est pas certain que la traversée de ce fleuve se fit à Djisir esh-Shoghr ⁽¹⁾ où l'Oronte est très large. Si, comme le dit Malalas, les Égéens ont occupé le pays d'el-'Amq, ce fut certainement pour garder le passage de l'Oronte soit à Derkoush où le fleuve est plus étroit, soit encore un peu plus au nord, au célèbre Pont-de-fer des Croisés.

Les relations de Ras Shamra avec l'intérieur, c'est-à-dire la région d'Alep, sont attestées par les trois noms de villes signalés par M. Virolleaud sur une tablette en accadien trouvée à Ras Shamra par MM. Schaeffer et Chenet. Une de ces villes est Panashtâ, qu'on retrouve dans les textes égyptiens sous la forme Panasa ⁽²⁾ et qu'on cherchait dans la Syrie du nord. C'est évidemment Banash, actuellement Banish ⁽³⁾, sur la route d'Alep.

2° Le contingent chypriote était renforcé par un appoint d'Égéens, plus spécialement de Crétois, d'après Malalas.

Kasos, fils d'Inachos, représentant l'Argolide, le gros de la population de Ras Shamra se serait composé de Chypriotes, de Crétois et d'Achéens. Ainsi, les données mythiques comme les découvertes archéologiques rattachent l'organisation de Ras Shamra à l'empire achéen. Comment, dès lors, refuser de reconnaître les Achéens de Grèce dans les *Akhkhiyava* que les textes de Boghaz-Keui nous signalent sur les côtes d'Asie Mineure et qu'ils nous montrent se lançant ensuite à la conquête de Chypre ? Décidément, Ras Shamra est un trait de lumière projeté sur les « peuples de la mer » et il faut remercier MM. Schaeffer et Chenet de leur habile et fructueuse exploration.

RENÉ DUSSAUD.

(1) Si cette localité représente Seleucobélos, elle doit être une fondation hellénistique.

(2) GAUTHIER, *Dictionnaire géogr.*, II, p. 38.

(3) Notre *Topogr. hist.*, p. 215.

LES INSCRIPTIONS CUNÉIFORMES DE RAS SHAMRA ⁽¹⁾

PAR

CHARLES VIROLLEAUD

Les textes cunéiformes qui ont été découverts par MM. F.-A. Schaeffer et G. Chenet comprennent deux espèces de documents nettement distincts : les uns appartiennent à une langue bien connue, qui est l'accadien ou assyro-babylonien; les autres, de beaucoup les plus nombreux, sont rédigés en un cunéiforme entièrement nouveau.

Le groupe accadien se compose de menus morceaux de vocabulaires ⁽²⁾, de syllabaires ⁽³⁾, de listes de divinités ⁽⁴⁾; il contient en outre deux lettres, qui sont tout à fait semblables, par l'écriture et par le style, aux lettres d'El-Amarna (pl. LXXVI, nos 1 et 2).

La plus importante de ces deux lettres est adressée, par un personnage dont le nom manque, à un seigneur (*bélu*) appelé Aki-hinni, dont le titre manque aussi et très fâcheusement, car ce titre — celui de « roi » sans doute — devait être accompagné du nom de la ville dont Aki-hinni était le maître et que nous désignons provisoirement sous le toponyme, purement arabe, de Ras Shamra.

Le nom d'Aki-hinni est d'aspect franchement mitannien et doit être rapproché de noms tels que Aki-ia, Aki-teshub, Aki-izzi, — Aki-izzi qui régnait à cette même époque sur Mishrifé-Katna et dont il a été question dans une précédente communication, où j'ai tâché de montrer que la Syrie du Nord et du Centre était, au temps de la XVIII^e dynastie égyptienne, sinon habitée tout entière par les Mitanniens, du moins gouvernée par eux ⁽⁵⁾. Il ne paraît pas

⁽¹⁾ Communication faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 20 septembre 1929.

⁽²⁾ Pl. LXXVII, n° 5 : liste de différentes sortes de palmiers (Face) et de sièges (*GIŠ-GU-*

ZA) de matières diverses (Revers).

⁽³⁾ Pl. LXXVII, n° 4.

⁽⁴⁾ Il ne subsiste plus, au début des lignes, que *DINGIR*.

⁽⁵⁾ Cf. *Antiquity*, 1929, p. 314.

prématuré de conclure de ce seul nom, Aki-hinni, que les Mitanniens régnaient également sur la côte syrienne, au nord de la Phénicie.

Bien qu'elle soit fort mal conservée, la lettre adressée à Aki-hinni contient cependant trois noms de villes qui sont nouveaux : Panashtâ, Halbini et Hazilu, et un nom d'homme, Urazi, lequel était gouverneur (*amêlu*) de Halbini. Seules les quatre dernières lignes sont intactes ; il y est dit que, à la suite de démêlés dont le détail nous échappe, les gens de Halbini ont conclu un traité avec ceux de Hazilu (*amêlûti* ^{alw} *Hal-bi-ni* à *amêlûti* ^{alw} *Ha-zi-lu ma-mi-ta it-ti a-ha-miš e-te-ep-šu*).

Ces documents accadiens de haute époque ne sont pas les seuls que la Syrie ait produits ⁽¹⁾. Katna, en 1927 et en 1928, en a fourni d'autres et de plus importants. Mais on n'avait point signalé encore de lettres amarniennes en Syrie même, je veux dire en Syrie de mandat français, car on a recueilli déjà des fragments du même genre en Palestine : à Ta'nnek et à Lakish autrefois, et tout récemment à Megiddo.

J'arrive maintenant au second groupe des textes de Ras Shamra, ceux qui ne sont pas déchiffrés encore.

A part une exception, tous ces textes sont gravés, comme les textes accadiens, sur des tablettes d'argile, dont la hauteur varie de 4 à 21 cm. Comme d'ordinaire, l'écriture est dirigée de la gauche vers la droite ; mais, tandis que l'accadien comprend plusieurs centaines de signes, c'est à peine si dans l'écriture de Ras Shamra on en compte 26 ou 27. Nous n'avons donc pas affaire ici à une écriture idéographique ou syllabique, mais bien, sans aucun doute possible, à un alphabet. C'est un cunéiforme extrêmement simplifié, réduit au minimum et qui est, par rapport au syllabaire accadien, à peu près ce que l'alphabet phénicien paraît être au regard des hiéroglyphes de l'Égypte.

On connaissait déjà un exemple de simplification du syllabaire accadien ; c'est l'écriture que les Perses, au temps des Achéménides, tireront du cunéiforme et qui se compose de trente-six signes, plus ou moins mêlés de sylla-

(1) Ces deux lettres provenaient certainement d'un pays cananéen, puisque l'expression : « Je me prosterne aux pieds de mon maître » se

présente sous la forme *ana šêpê bêli-ia ushehin*, pl. LXXVI (n° 1, 4 et n° 2, 4). Cf. Franz Böttl, *die Sprache der Amarnabriefe*, p. 64.

bisme. Mais il est probable que les Perses ont pris modèle sur l'alphabet araméen, qui est dérivé du phénicien.

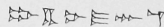
Bien que l'écriture de Ras-Shamra ne contienne aucun de ces signes, si précieux, qu'on appelle les déterminatifs, le déchiffrement sera cependant facilité par le fait que les mots sont généralement séparés les uns des autres par un trait vertical. Ces mots, et c'est ce qui frappe tout d'abord, sont extrêmement courts : une seule lettre, ou, le plus souvent, deux ou trois lettres, parfois quatre, très rarement davantage ⁽¹⁾. D'où il faut conclure peut-être que les voyelles, ou du moins les voyelles brèves, ne sont pas figurées.

Quelques signes sont pareils ou identiques à certains signes accadiens ; mais ils ne peuvent pas évidemment avoir la même valeur, puisque les signes accadiens sont des syllabes, tandis qu'à Ras Shamra, vu le petit nombre des signes, il ne peut s'agir que de lettres isolées.

Les ressemblances entre les deux écritures semblent donc tout extérieures ou fortuites, et l'on ne peut rien en conclure pour le déchiffrement de nos textes.

Bien que le sens de ces inscriptions nous échappe entièrement, on peut cependant les répartir, d'après leur forme ou leurs dimensions, en plusieurs groupes : les grands textes, de contenu religieux peut-être, sont divisés en paragraphes ; l'un d'eux (pl. LXIV), par exemple, comprend dix-sept alinéas qui commencent tous par les trois mêmes mots et se terminent par la même formule ⁽²⁾. Parmi les petits textes, on distingue des listes de mots ou de noms propres, et aussi un contrat, à en juger du moins par l'empreinte de cachet que porte ce document.

Le texte le plus court est gravé, non sur argile, mais sur bronze. Il s'agit des cinq haches ou herminettes dont il a été question ci-dessus (p. 296). Quatre de ces objets présentent l'inscription suivante :

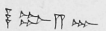


Or, ce même groupe de signes se rencontre aussi à la première ligne d'une tablette, précédé du signe 𐎗 , l'un des deux plus fréquents et qui paraît

⁽¹⁾ Le vocabulaire, comprenant environ cinq cents mots, sera publié prochainement dans la revue *Babyloniaca*.

⁽²⁾ A noter ainsi que n° 1 (pl. LXI) 8-9 = n° 3, (pl. LXIII), 44-48.

correspondre à la préposition accadienne *ana* = à. Cette tablette est donc une lettre adressée au même personnage dont le nom figure sur les haches de bronze. Sur la tablette, le nom est d'ailleurs divisé en deux (voir pl. LXXI, n° 18, l. 1), d'où l'on peut conclure qu'il s'agit d'un nom composé, un nom théophore peut-être.

Une cinquième hache porte le même nom, mais précédé d'un mot de quatre lettres :  , dont la troisième est d'un emploi peu fréquent. Il est permis de supposer que ce mot désigne l'objet même sur lequel il est inscrit : ce serait donc une épigraphe analogue, par exemple, à celle qu'on a trouvée jadis dans la région de Sidon, sur une pointe de flèche, et qui est rédigée en phénicien du x^e siècle : *hets Addo*, flèche d'Addo⁽⁴⁾.

S'il était possible de réunir tous les mots qui dans les différentes langues de l'Orient ancien signifiaient hache ou herminette, et que l'un de ces mots se composât de quatre lettres, on parviendrait sans doute à lire l'épigraphe des haches de Ras Shamra, et, à défaut d'inscription bilingue, la détermination de ces quatre lettres suffirait probablement au déchiffrement de tous les autres textes.

Si l'on met à part la langue et l'écriture égyptiennes dont on a retrouvé dans ces fouilles au moins un spécimen, il y avait donc à Ras Shamra, au temps de la XIX^e dynastie, dans le seul domaine cunéiforme, deux écritures différentes. Pour les relations internationales, on se servait, comme dans tout l'Orient, de l'écriture et de la langue accadiennes, et les scribes qui étaient chargés de cette correspondance avaient à leur disposition des manuels, où ils apprenaient les rudiments de leur difficile métier. Pour l'usage privé, dans l'enceinte même de la ville ou dans les limites de l'État environnant, on usait d'une tout autre écriture, que nous ne pouvons pas lire actuellement, et qui exprime une langue au sujet de laquelle nous sommes, par conséquent, réduits aux conjectures.

Or, le champ des conjectures est d'autant plus vaste que le nombre des civilisations qui se sont rencontrées à cette époque sur la côte alaouite est très élevé.

(4) *Syria*, t. VIII, p. 485.

Sans doute, il est bien rare et peut-être n'y a-t-il pas d'exemple que les documents recueillis dans une fouille syrienne appartiennent tous à une seule et même civilisation. Cependant on n'avait jamais exhumé, dans un espace très restreint en somme et en si peu de temps, une pareille variété d'objets, venus de tous les points de l'horizon.

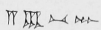
Étant donné le nom d'Aki-hinni, et aussi ce que nous savons de l'histoire générale de la Syrie à ces époques reculées, on pourrait penser que les inscriptions indéchiffrées de Ras Shamra sont rédigées en mitannien. Mais, bien que la langue mitannienne soit fort mal connue, il est sûr que le mitannien, dans le Mitanni même du moins, s'écrivait, comme le hittite, au moyen du syllabaire accadien.

Faut-il donc supposer que les Mitanniens de la côte, en contact avec les Phéniciens, se sont fait une écriture à eux, toute différente de celle de la métropole, quoique dérivée de celle-là ?

Il convient toutefois d'observer que le nom de Aki-hinni n'est pas le seul nom propre que Ras-Shamra ait révélé. Avant les fouilles mêmes, dès 1928, nous avions recueilli, au pied du tell, un cylindre-cachet, qui porte en caractères accadiens le nom de Matrunna, fille d'Apla-handa, servante du dieu (ou de la déesse) Kubaba. S'il s'agit d'une déesse et non pas d'un dieu, Kubaba pourrait bien être la même que Kybébé, c'est-à-dire Cybèle. De toute façon, du reste, Matrunna et Apla-handa étant des noms asiatiques, ce serait en Asie Mineure qu'il faudrait chercher la clé de l'écriture nouvelle.

Cependant l'influence qui paraît prédominer, sinon à Ras Shamra même, du moins dans la nécropole toute proche de Minet-el-Beïda, est celle de l'île de Chypre. Les tombes de Minet-el-Beïda sont de forme et de construction chypriotes et les vases de terre cuite peinte qui composent le fonds du mobilier funéraire sont presque tous et très nettement chypriotes⁽¹⁾.

Or, à l'époque où nous sommes — M. René DuSSaud l'a indiqué déjà⁽²⁾ — le port de Salamis, sur la côte orientale de Chypre, était fort actif. Il apparaît

⁽¹⁾ M. Schaeffer me signale, au dernier moment, que les fouilles de Minet-el-Beïda ont produit également une inscription alphabétique. Il s'agit d'une épigraphe, gravée sur un cylindre :  . Ces quatre

lettres représentent sans doute un nom propre ; mais ce nom ne se rencontre pas dans les tablettes de Ras Shamra.

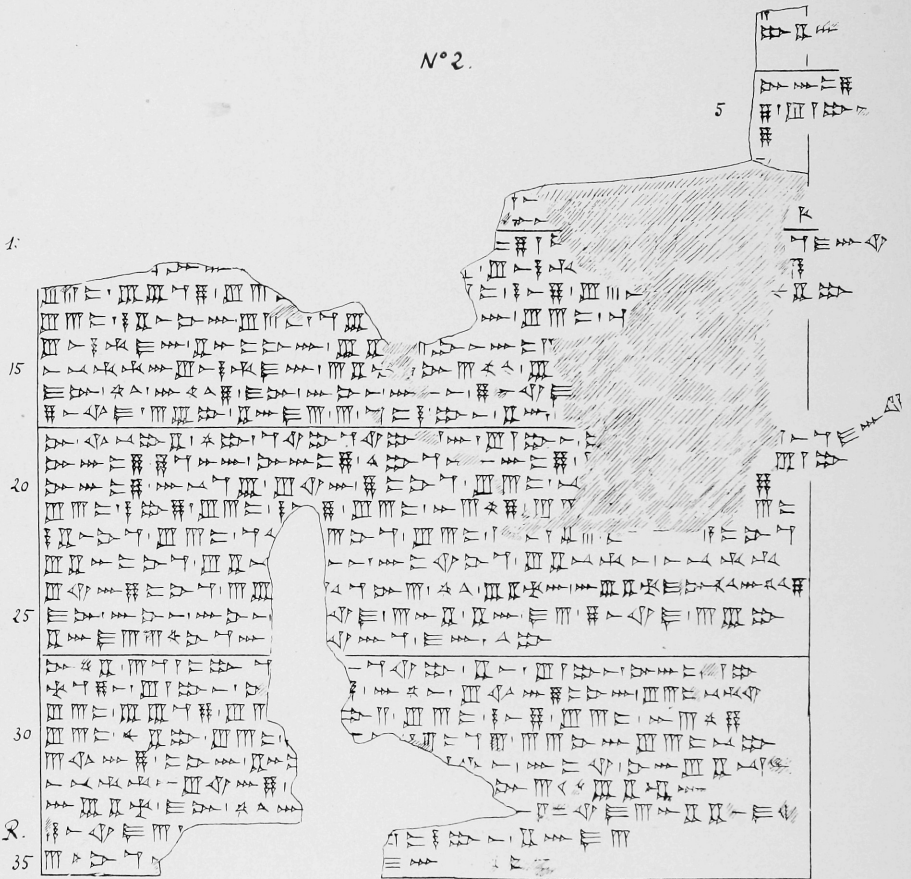
⁽²⁾ *Syria*, t. X, p. 21.

N° 1

1
 2
 3
 4
 5
 6
 7
 8
 9
 10
 11
 12
 13
 14
 15
 16
 17
 18
 19
 20

TABLETTE DE BAS SHAMIRA.

N°2.



TABLETTE DE RAS SHAMRA.

N° 3

Face.

5
 10
 15
 20
 25
 30

Revers.

35
 40
 45
 50
 55

Face.

N° 4.

Revers.

5
 10
 15
 20
 25
 30

35
 40
 45
 50
 55

TABLETTE DE RAS SHAMRA.

N° 5

5
 10
 15
 20

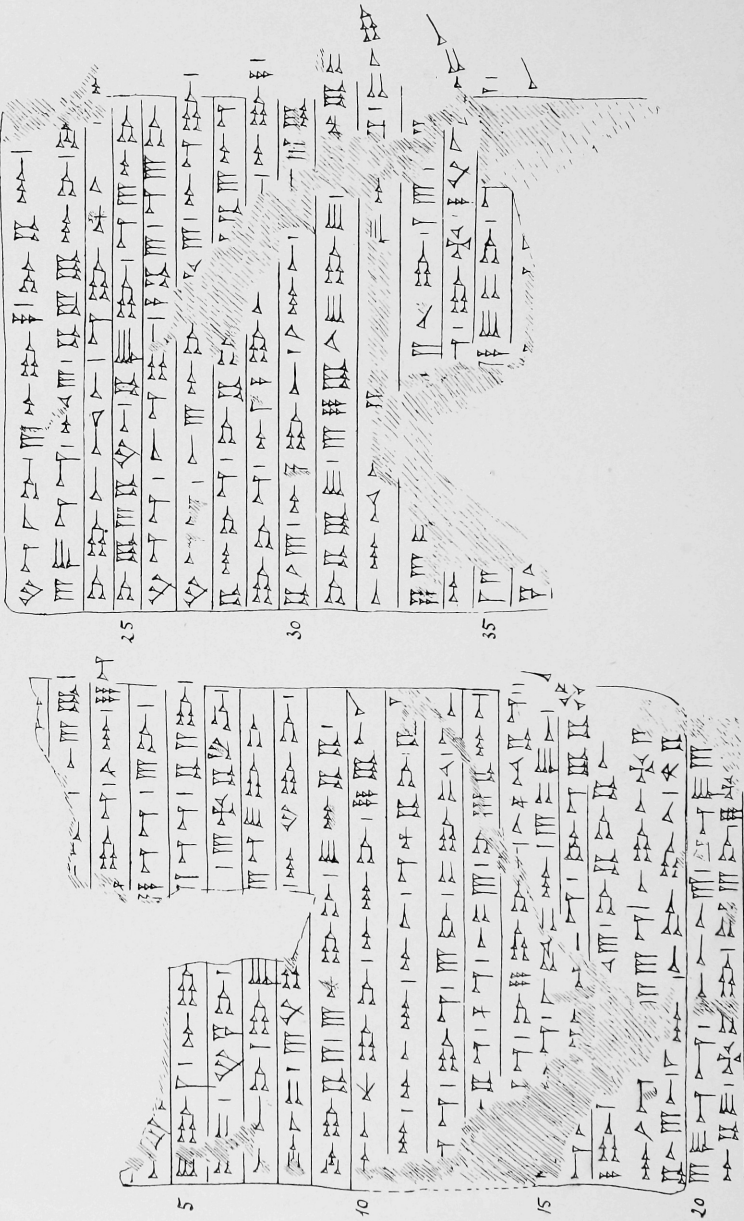
20
 Rev.
 25

TABLETTE DE RAS SHAMRA.

N° 6.

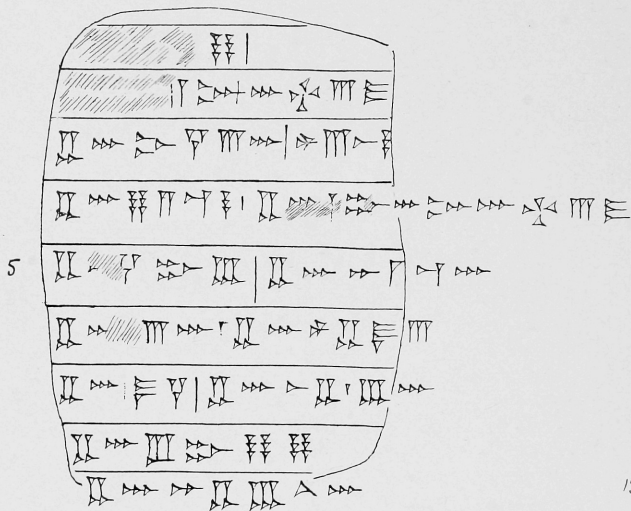
Face.

Revers.

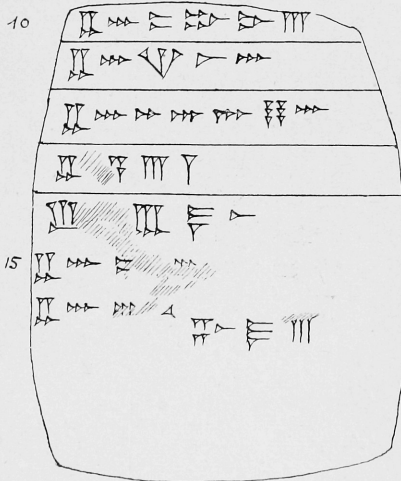


TABLETTE DE RAS SHAMRA.

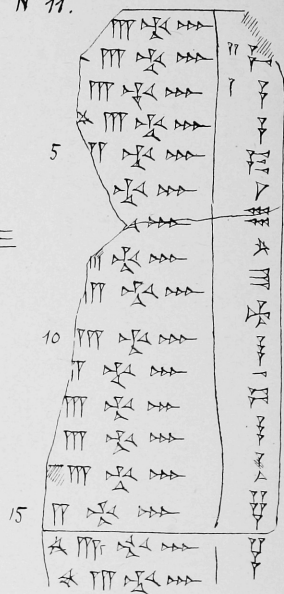
N° 10.



10



N° 11.



5

10

15

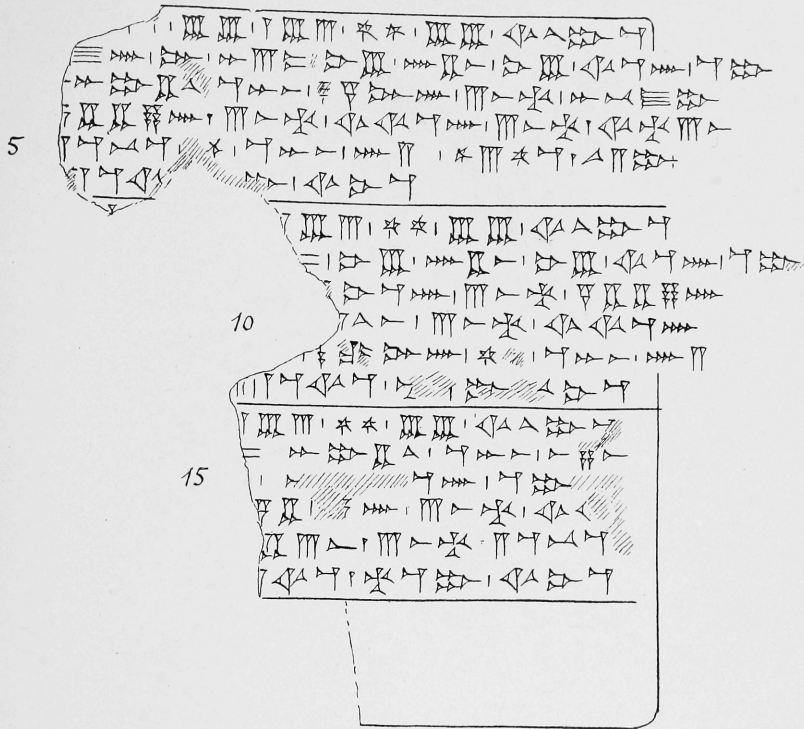
20

25

30

35

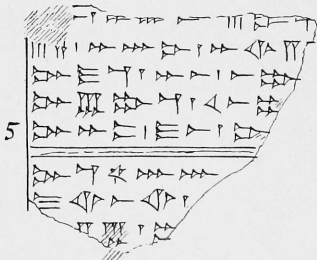
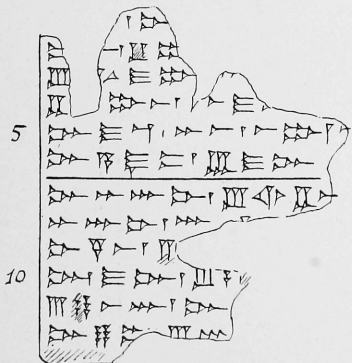
N° 12.



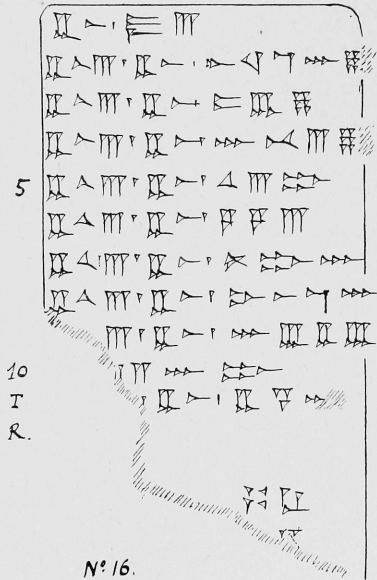
N° 13.

F.

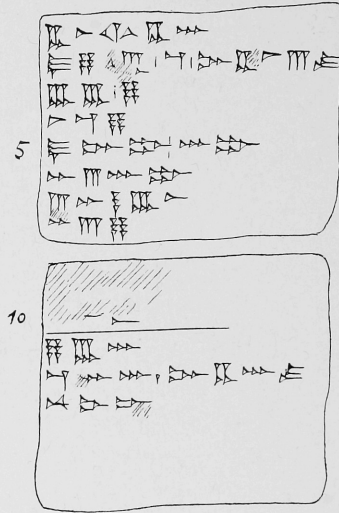
R.



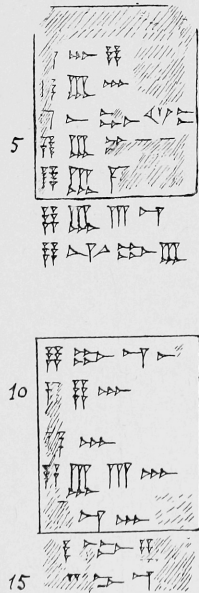
N° 14.



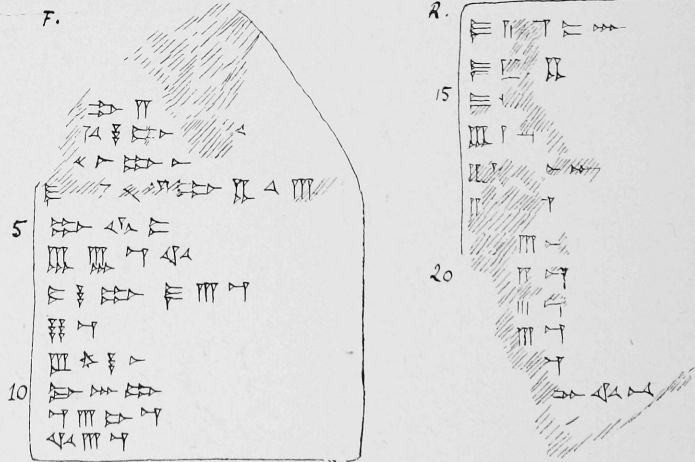
N° 15.



N° 16.

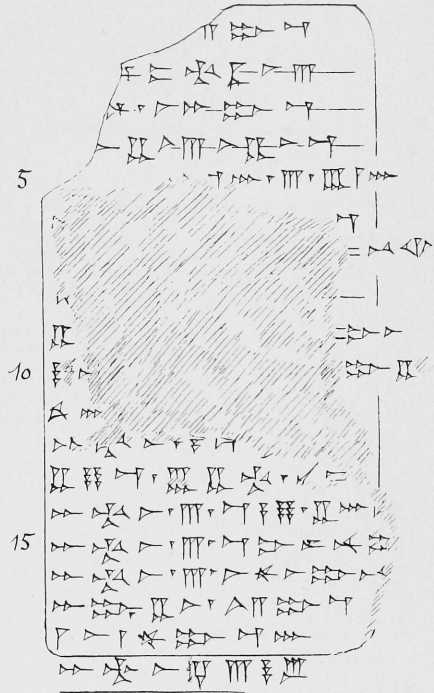
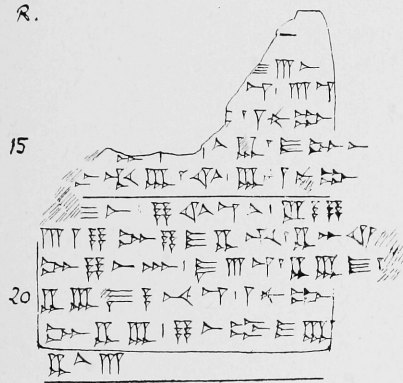
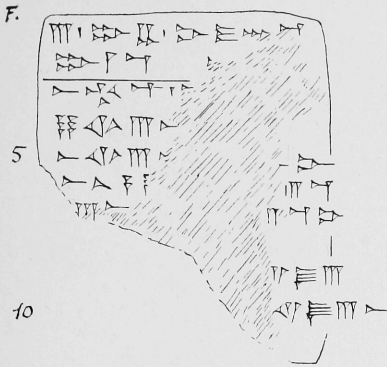


N° 17.



N° 18.

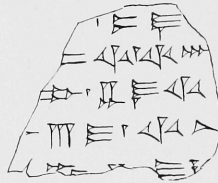
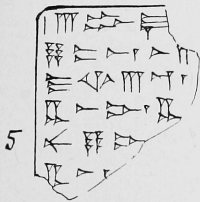
N° 19.



= N° 19, ll. 8-12, 1.

N° 20.

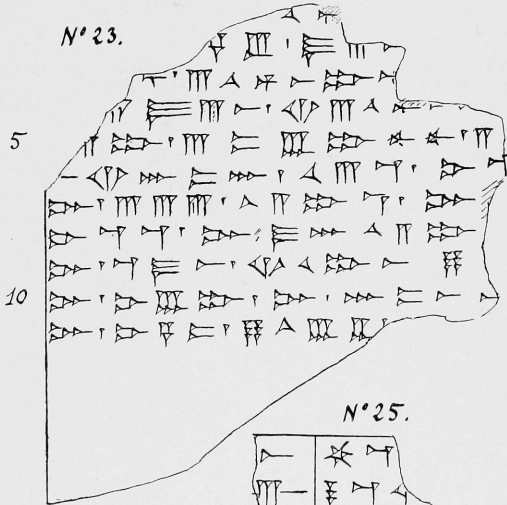
N° 21.



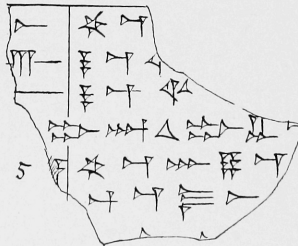
N° 22.



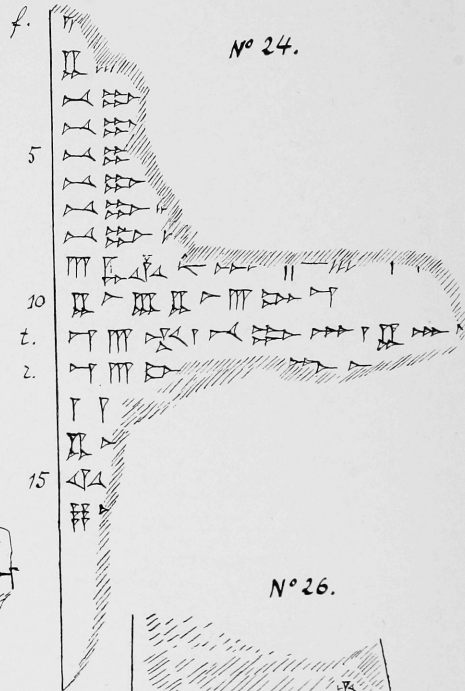
N° 23.



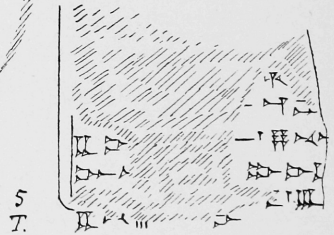
N° 25.



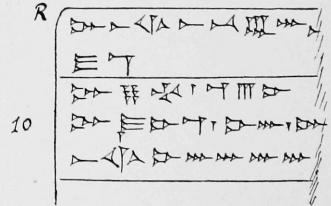
N° 24.



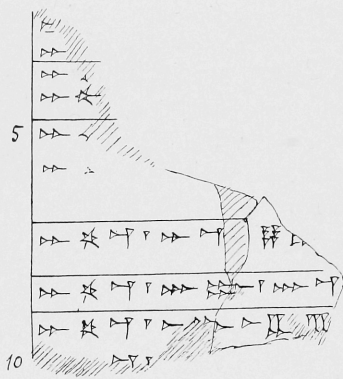
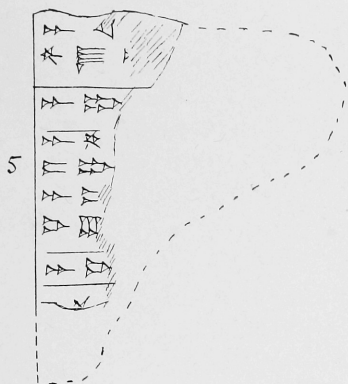
N° 26.



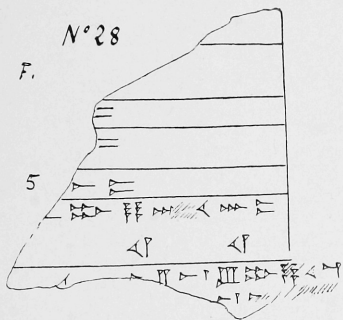
R



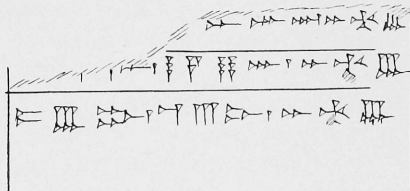
N° 27.



N° 28.



N° 29.



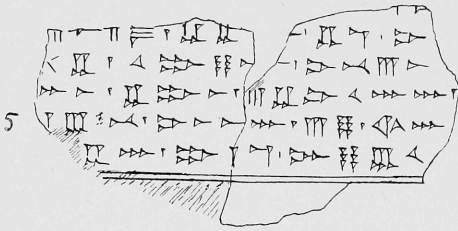
N° 30.



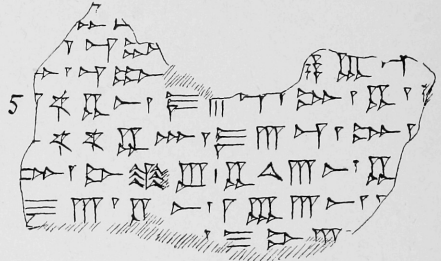
N° 31.



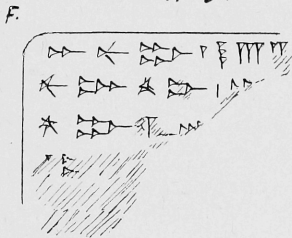
N° 32



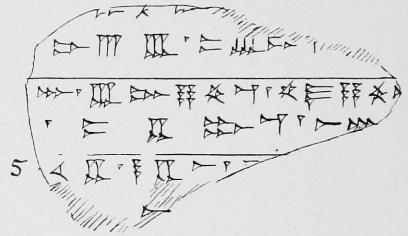
N° 33.



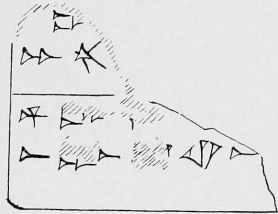
N° 34



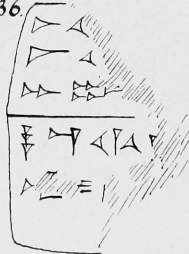
N° 35



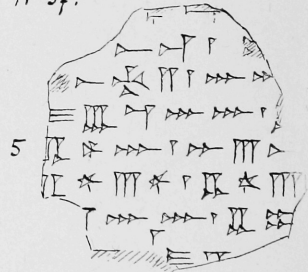
R.



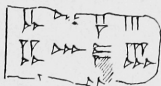
N° 36.



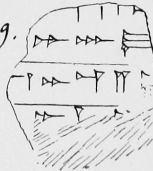
N° 37.



N° 38.



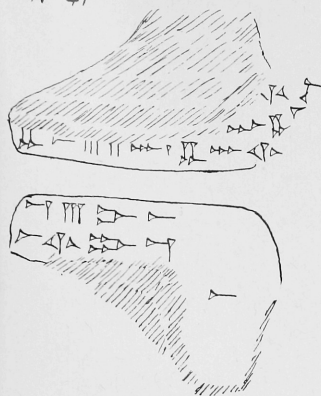
N° 39.



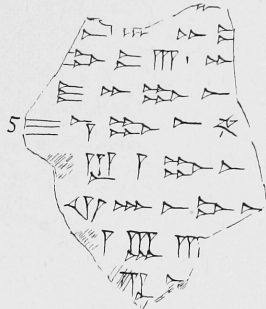
N° 40.



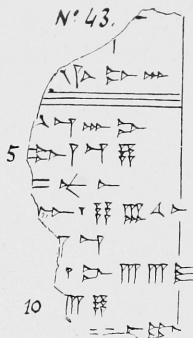
N° 41



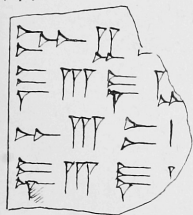
N° 42.



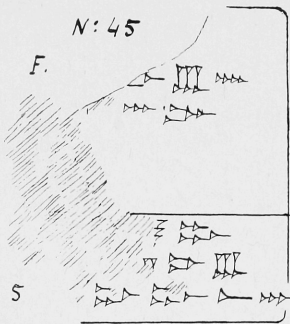
N° 43.



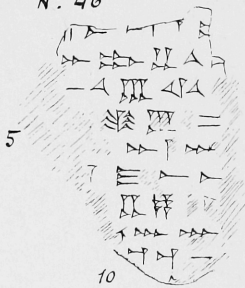
N° 44.



N° 45



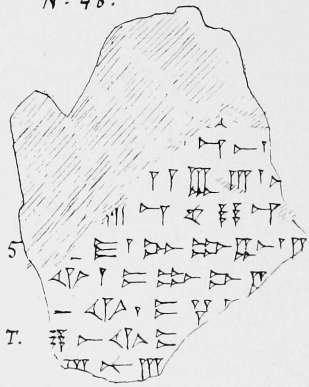
N° 46



R.



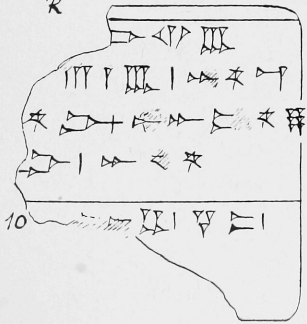
N° 48.



N° 47.

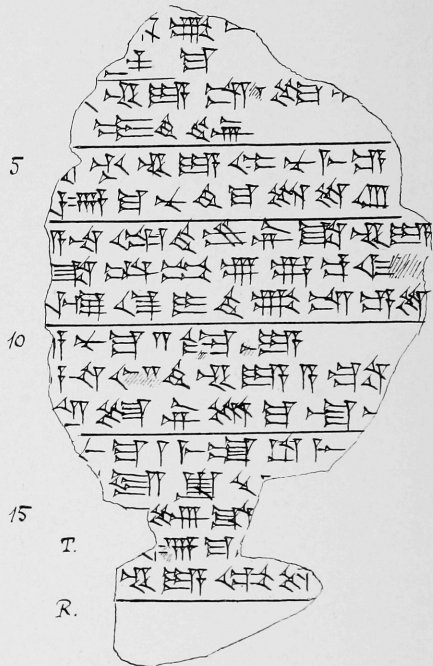
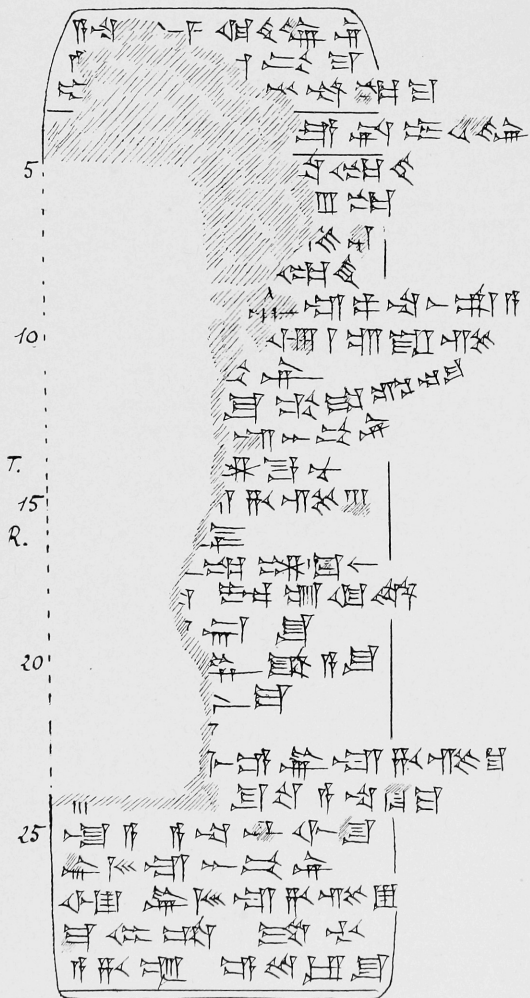


R

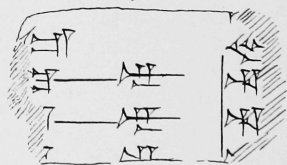


N° 1.

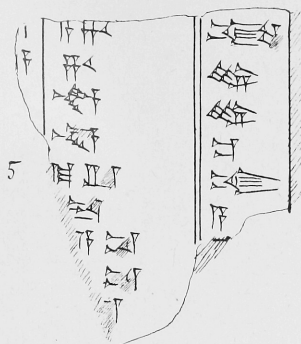
° 2



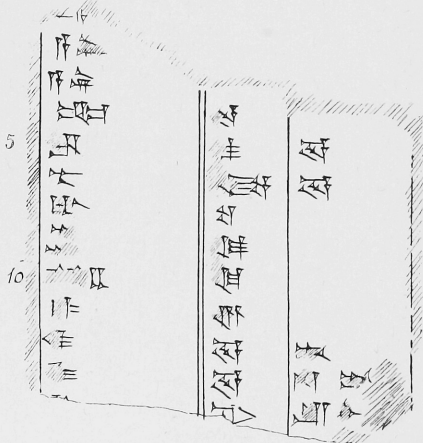
N° 3.



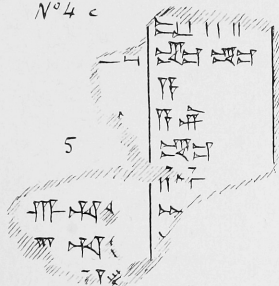
N° 4 a.



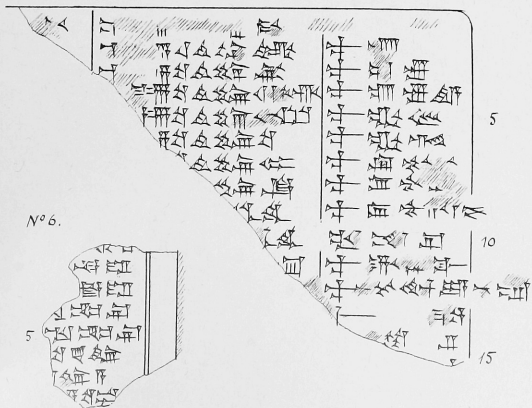
N° 4 b.



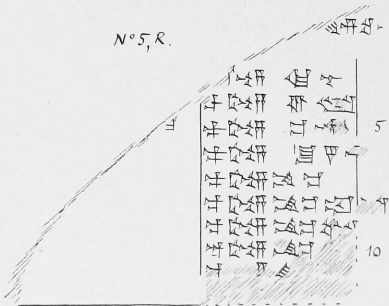
N° 4 c.



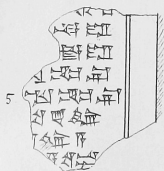
N° 5, F.

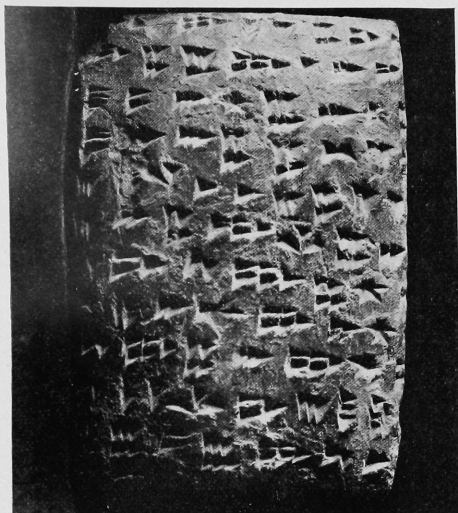


N° 5, R.



N° 6.





1

N° 7.



1 bis



2

N° 2, partie gauche.

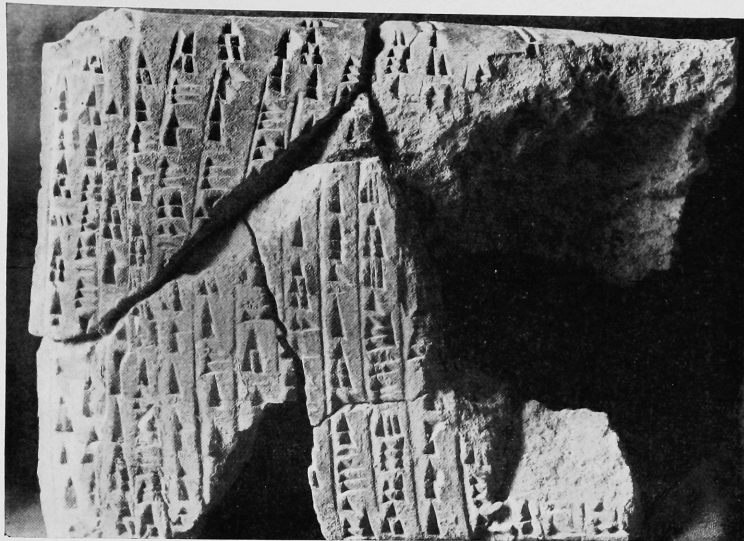


3

N° 14, partie supérieure.

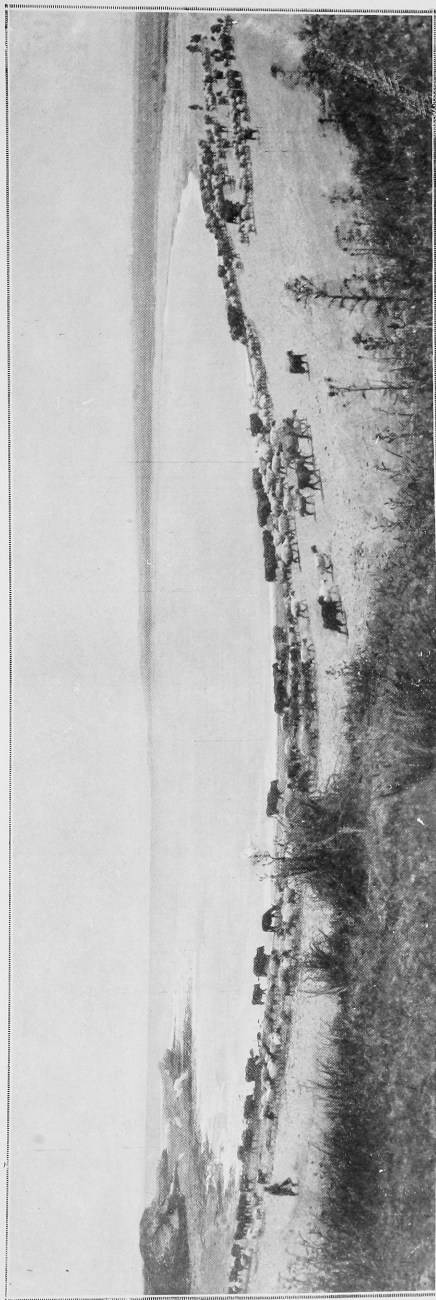


Face.



Revers.

UNE GRANDE TABLETTE DE BAS SHAMIRA.
N. 6.



LE PORT NATUREL DE MINET-EL-BEIDA.
Défilé des troupeaux au bord de la mer.

par suite bien vraisemblable que Ras Shamra est devenue alors, du temps même de la domination mitannienne ou un peu après, une colonie de Salamis, colonie à laquelle des éléments étrangers, asianiques ou crétois, ont pu se trouver mêlés.

Peut-on penser que ce sont ces colons chypriotes qui ont inventé l'alphabet cunéiforme ?

C'est un fait bien connu que les Chypriotes ont, à partir d'une époque assez basse il est vrai, le ^{vi} siècle, écrit leur langue au moyen d'une sorte de syllabaire comprenant soixante signes, dans lequel les mots sont séparés, comme à Ras Shamra, par un trait vertical, et dont on a précisément cherché jadis l'origine dans l'écriture accadienne ⁽¹⁾.

L'alphabet de Ras Shamra doit-il donc être considéré comme le prototype du syllabaire chypriote ?

Il peut sans doute paraître étrange qu'une écriture très simplifiée ait pu, à la longue, se compliquer à nouveau, et que, de purement alphabétique, elle soit redevenue, en partie au moins, syllabique ⁽²⁾. Mais cette objection n'est pas la plus grave.

Quand on examine ces textes, on est, en effet, immédiatement frappé, je l'ai dit déjà, de l'extrême brièveté des mots. Même si l'on suppose que certaines voyelles ne sont pas écrites, il est impossible d'admettre que ces vocables si courts recouvrent un dialecte grec. Enfin, et cette seule raison pourrait suffire, le substantif n'est jamais précédé de l'article, tel du moins qu'il existe en grec.

Il convient toutefois de se rappeler que le syllabaire chypriote a servi à écrire une autre langue que le dialecte grec de Chypre. Malheureusement, les textes qui constituent ce second groupe, bien qu'ils soient déchiffrés, demeurent inintelligibles. Il se pourrait bien cependant que la langue de Ras Shamra fit la même que cet idiome, dont M. J. Vendryès a rassemblé jadis les trop rares vestiges ⁽³⁾.

Quel que puisse être le résultat des recherches que nous poursuivons depuis plusieurs mois déjà, un fait important est, dès maintenant, acquis : l'exis-

⁽¹⁾ Hypothèse de DEECKE, *der Ursprung der Kyprischen Sylbenschrift*, 1877.

⁽²⁾ L'écriture éthiopienne présente cependant

un cas de ce genre.

⁽³⁾ *Mémoires de la Société de Linguistique*, XVIII, p. 271 ss.

tence sur la côte syrienne, vers le xiii^e siècle, d'un alphabet tout différent de celui des Phéniciens, et dont l'origine ou plutôt le point de départ est évidemment mésopotamien.

Bien qu'elle ne soit pas attestée antérieurement au xiii^e siècle⁽¹⁾, cette écriture apparaît alors si ferme, et parfois si élégante, qu'on ne peut se défendre de l'impression qu'elle était en usage depuis longtemps déjà au temps de la XIX^e dynastie.

On sait, d'ailleurs, que l'influence des civilisations de la Mésopotamie sur la Syrie est fort ancienne et qu'elle a été profonde. Les gens de Katna écrivaient en cunéiforme dès le temps de Hammourabi⁽²⁾, et de la vallée de l'Oronte à la côte, par le col de Shabtouna, la distance n'est pas bien grande.

L'alphabet de Ras Shamra est-il plus ancien que celui des Phéniciens ? N'en est-il, au contraire, qu'une imitation ou une adaptation ? Y a-t-il eu simultanément sur la côte de Syrie, au deuxième millénaire, plusieurs tentatives, indépendantes les unes des autres, pour simplifier l'écriture ? N'est-il pas plus vraisemblable que la découverte est due au contraire à un seul homme, à quelque scribe de génie ? Et, dans ce cas, à quel groupe ethnique cet homme appartenait-il ? Qui, en un mot, quel peuple a inventé ou dégagé le principe même de l'alphabetisme ?

Tel est le problème que l'on pouvait croire résolu et qui se trouve posé, à nouveau, par cette surprenante trouvaille.

Charles VIROLLEAUD.

⁽¹⁾ C'est là, du reste, un minimum ; dans les archives de Ras Shamra, comme dans tous les dépôts de ce genre, on devait conserver des

pièces appartenant à des époques diverses.

⁽²⁾ A en juger par l'écriture de l'Inventaire n^o 4 du temple de Bêlat-Ekallim.

tence sur la côte syrienne, vers le XIII^e siècle, d'un alphabet tout différent de celui des Phéniciens, et dont l'origine ou plutôt le point de départ est évidemment mésopotamien.

Bien qu'elle ne soit pas attestée antérieurement au XIII^e siècle⁽¹⁾, cette écriture apparaît alors si ferme, et parfois si élégante, qu'on ne peut se défendre de l'impression qu'elle était en usage depuis longtemps déjà au temps de la XIX^e dynastie.

On sait, d'ailleurs, que l'influence des civilisations de la Mésopotamie sur la Syrie est fort ancienne et qu'elle a été profonde. Les gens de Katna écrivaient en cunéiforme dès le temps de Hammourabi⁽²⁾, et de la vallée de l'Oronte à la côte, par le col de Shabtouna, la distance n'est pas bien grande.

L'alphabet de Ras Shamra est-il plus ancien que celui des Phéniciens ? N'en est-il, au contraire, qu'une imitation ou une adaptation ? Y a-t-il eu simultanément sur la côte de Syrie, au deuxième millénaire, plusieurs tentatives, indépendantes les unes des autres, pour simplifier l'écriture ? N'est-il pas plus vraisemblable que la découverte est due au contraire à un seul homme, à quelque scribe de génie ? Et, dans ce cas, à quel groupe ethnique cet homme appartenait-il ? Qui, en un mot, quel peuple a inventé ou dégagé le principe même de l'alphabétisme ?

Tel est le problème que l'on pouvait croire résolu et qui se trouve posé, à nouveau, par cette surprenante trouvaille.

Charles VIROLLEAUD.

⁽¹⁾ C'est là, du reste, un minimum; dans les archives de Ras Shamra, comme dans tous les dépôts de ce genre, on devait conserver des

pièces appartenant à des époques diverses.

⁽²⁾ A en juger par l'écriture de l'Inventaire n^o 4 du temple de Bêlat-Ekallim.

TOURS. — IMPRIMERIE ARRAULT ET C^o

UNIVERSITY OF CHICAGO



101 974 449